

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE PAR

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION DE

M. HENRI POINCARÉ

Le jeudi 28 janvier 1909



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC IX

INSTITUT
1909. — 3.

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE PAR

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION DE

M. HENRI POINCARÉ

Le jeudi 28 janvier 1909



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

—
M D CCCC IX

INSTITUT
1909. — 3.

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

M. Henri POINCARÉ, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. SULLY PRUDHOMME, y est venu prendre séance le 28 janvier 1909, et a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

L'usage veut qu'au début de son discours, chaque récipiendaire semble s'étonner d'un honneur qu'il a sollicité, et s'efforce de vous expliquer à quel point vous vous êtes trompés. Cela doit être parfois bien embarrassant; heureusement, mon cas est plus simple. Je sais que j'ai profité d'une de ces traditions auxquelles vous tenez à demeurer fidèles. Ce sont les mérites des d'Alembert, des Bertrand, des Pasteur qui m'ont ouvert l'accès de votre Compagnie. Je le sais, et tout le monde le sait; c'est ce qui me dispense d'insister davantage, et me permet d'aborder sans plus de retard cette noble figure que je

dois chercher à faire revivre, mission qui m'attire, et dont je me sens écrasé.

En vous parlant de Sully Prudhomme, ce n'est ni par le poète, ni par le philosophe, que je commencerai ; c'est par l'homme, car c'est lui qui nous fait comprendre à la fois l'un et l'autre.

Pour connaître l'homme, nous n'avons pas seulement le témoignage de ses amis, et ce que tout poète met de son âme dans ses vers, nous possédons un cahier de pensées intimes, qu'il écrivait pour lui-même à l'âge de dix-huit ans, et qu'il n'a pas livrées au public. Dans ce recueil, que lisons-nous ?

« On n'est heureux que par ce qu'on sent, et non par ce qu'on est ; mais on est grand par ce qu'on pense, et point par le bonheur. Vaut-il mieux être heureux que grand?... Oh ! sevez-vous de jouissances, mais non pas d'infortunes. Combien l'homme heureux est inférieur à l'homme qui sait souffrir. Nous tenons à l'honneur de souffrir avec force, comme le soldat tient à la blessure qui lui décore la poitrine. »

Cette profession de foi de sa jeunesse, sa vie ne l'a pas démentie, non que vous deviez vous attendre à des récits retentissants, mais parce que ce même sentiment, toujours en éveil, inspirait sans bruit les moindres actes de toutes ses journées.

D'où venait donc une telle soif de sacrifice ? Chez Sully Prudhomme se trouvaient réunies deux facultés qui d'ordinaire s'excluent : une sensibilité exquise et délicate, une puissance de réflexion tenace et perspicace. Isolée, chacune d'elles eût trouvé son équilibre. La réflexion eût

fait de lui un bourgeois satisfait; la sensibilité aveugle se fût endormie dès que se serait éloigné l'objet qui l'aurait blessée. La sensibilité clairvoyante ne connaît pas de repos. Elle cherche toujours et multiplie ainsi les occasions de souffrir. De là des scrupules sans cesse renaissants; la conscience s'interroge, ne croit jamais avoir assez fait, et ne peut être contentée que par des actions difficiles.

Qu'on ne s'y trompe pas, cependant; ce n'était pas là l'ascétisme chrétien, puisqu'il s'agissait de ne pas déchoir, et non d'expier une chute originelle. D'ailleurs, il était sans doute prêt à s'imposer les tâches actives les plus difficiles; mais, trop avide de sentir et de connaître, trop reconnaissant à la nature d'être belle, il ne songeait pas à repousser les biens qu'elle nous offre. C'est ce qui nous explique ce morceau si curieux qui commence par ces vers :

J'ai deux tentations, fortes également :
Le duvet de la rose et le crin du cilice.

Les hommes trop scrupuleux ont mille sujets de souffrance; ils sont impropres à l'action; il est difficile de marcher, quand on a peur d'écraser un puceron; et ils aspirent à l'action, parce qu'à leurs yeux s'abstenir c'est presque désert.

Mon fier désespoir n'est peut-être
Qu'une excuse à ne point agir,
Et comme, au fond, je me sens traître,
Un prétexte à n'en point rougir.

Sully Prudhomme prenait tout au sérieux : ses devoirs d'écolier, quand il était enfant, comme, plus tard, ses devoirs d'académicien. Que d'angoisses représentait chaque jugement à rendre, soit dans vos concours, soit au Conseil

de l'Ordre de la Légion d'Honneur. Il gaspillait un temps, dont il était d'ailleurs si avare, à répondre à des lettres oiseuses, ou à lire tous les manuscrits qu'on lui envoyait. Il se serait fait un scrupule d'éconduire ces importuns qui demandent un conseil, et attendent un éloge. Quel combat alors entre la crainte de blesser et celle de mentir ! Il s'en tirait habilement, avec l'illusion d'avoir tout concilié par l'aménité de la forme.

A cette aménité, il tenait beaucoup ; il se défendait d'être caustique, et cependant il avait un esprit naturel et gai, qui me fait penser à celui de certains saints du christianisme, et qui rendait pour ses amis son commerce plus exquis encore.

Ce conflit entre ses deux natures nous explique bien des traits. Il était le plus généreux des hommes, mais, dans ses générosités mêmes, il ne s'abandonnait pas à son élan naturel, il le dissimulait jusqu'à ce qu'il eût tout pesé, comme un juge ; il ne se dépensait pas en protestations, et son premier abord pouvait sembler froid.

Qu'était-ce que cette sympathie inquiète qui l'unissait aux hommes et aux choses, et dont il a si bien parlé ?

J'ai voulu tout aimer, et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes ;
D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

Ce n'était pas seulement la souffrance presque physique qu'éveille en nous le spectacle de la douleur, c'était, avant tout, la révolte contre l'injustice qui choque ce qu'il y a de plus intellectuel dans notre sensibilité.

Cette lutte intérieure n'était pas sans angoisse; il nous a peints, dans des vers admirables, ce dialogue tragique entre le cœur qui dit : « Je crois et j'espère », et l'intelligence qui répond : « Prouve. » Et ce combat a commencé dès l'éveil même de sa raison, puisque c'est à quinze ans qu'il écrivait ceci :

« Il est bien malheureux, l'homme qui est né poète et philosophe tout ensemble; il considère les deux faces de toutes choses et pleure ainsi sur le néant de ce qu'il admire. Il est à plaindre aussi, celui qui n'est que philosophe, car il l'est souvent aux dépens du cœur, la source de nos joies. Mais heureux le poète, si l'illusion n'est pas la pire des misères. »

Sully Prudhomme n'a pas connu son père; peu de mois après sa naissance, sa mère vit s'évanouir un bonheur qu'elle avait longtemps attendu :

Nous fûmes unis peu d'années
Après de bien longues amours.

Les premières impressions de l'enfant furent des impressions de deuil, et la marque en demeura sur son âme :

Sourdement et sans qu'on y pense
Le noir descend des yeux au cœur.

Depuis son veuvage et jusqu'à sa mort, M^{me} Sully Prudhomme habita avec une sœur et un frère aîné. Cet oncle fut pour le jeune homme un soutien matériel et moral; il était peu propre à comprendre ses aspirations poétiques, mais c'était un homme droit, d'un simple et

robuste bon sens. Ce sont là les qualités de sa province lyonnaise. C'était sans doute aussi à ses ancêtres lyonnais que Sully devait ses habitudes de réflexion un peu minutieuse. Quant à sa sensibilité, il croyait la tenir de sa mère, âme naïvement religieuse et secrètement idéaliste.

Quand tu m'aimais sans me connaître,
Pâle et déjà ma mère un peu,
Un nuage voguait peut-être
Comme une île blanche au ciel bleu
.
Tu crias, des ailes, des ailes.

A huit ans il entra comme interne dans un pensionnat. Cet exil précoce lui laissa des souvenirs cruels. Tout le monde se rappelle ce qu'il a dit de ces « sombres écoles », et dès qu'on parle des misères de l'internat, les vers délicieux de la *Première Solitude* chantent dans toutes les mémoires.

Son caractère commençait à s'affirmer. Inquiet de ses devoirs, il était sensible à la moindre réprimande. Un jour, dans la pension d'où on l'envoyait au Lycée Bonaparte, un de ses maîtres lui fit des reproches immérités; tout ému, il s'enfuit et courut chez sa mère. L'émotion du chef d'institution ne fut pas moindre. Cette moisson de lauriers qu'il avait escomptée allait-elle être compromise? A cette pensée, toutes ses fibres tressaillirent : il courut chez le fugitif; à quelles excuses s'abaissa-t-il, je l'ignore, mais les intérêts de la maison furent sauvés.

Déjà l'enfant rêvait de se dévouer, de venger la justice outragée. Un de ses camarades avait été battu par un grand : « Tu *dois* lui rendre les coups que tu as reçus »,

lui dit Sully. Le lendemain, tremblant, mais résolu, le pauvre petit marcha droit à l'ennemi. Il attendait, non sans anxiété, les conséquences de son audace, quand il vit son adversaire s'affaïsser. C'était Eviradnus, je veux dire Sully, qu'on croyait bien loin et qui surgissait tout à coup. Pour arriver là, il avait dû enfreindre je ne sais combien de règlements scolaires et c'était cela qui lui avait paru difficile, et c'était pourquoi il avait voulu le faire. « Comme il m'aime, disait son camarade, mais ce n'est pas parce qu'il m'aime qu'il a fait cela; c'est parce que c'est juste. »

Vint l'âge de la bifurcation, car à cette époque notre enseignement secondaire n'était pas encore une fourche à quatre dents. Sully opta pour les Sciences. Ce fut un étonnement mêlé de regrets pour beaucoup des amis de sa famille, surtout pour un vieux magistrat, lettré délicat, qui ne put s'empêcher de lui faire des remontrances. Il avait déjà donné des preuves de talent littéraire, il venait d'écrire pour une comédie de salon un joli prologue en vers; mais il se rendit aux conseils de son maître de pension.

L'étude des sciences laissa sur son esprit une empreinte profonde; non seulement il vit s'ouvrir des horizons nouveaux, mais il devint de plus en plus incapable de se contenter de l'à peu près. Cette étude, il la fit sérieusement et avec succès. On sera peut-être étonné d'apprendre qu'il a laissé un volumineux manuscrit sur la philosophie des mathématiques; on dirait vraiment qu'il cherchait d'avance à justifier ma présence ici dans la mesure du possible.

Il se destinait à l'École Polytechnique, mais il ne subit pas les épreuves, car une ophtalmie l'obligea à interrompre ses études. Renonçant alors à la carrière scientifique, il se retira à Lyon chez des parentes pour se préparer au baccalauréat ès lettres. C'est là, dans un milieu profondément chrétien, qu'il subit une crise ardente de mysticisme, dernier éclair de sa foi expirante.

Cependant il fallait « faire quelque chose ». Grâce à la protection de M. Schneider, il trouva une petite position au Creusot, mais il n'y resta, nous dit-il, que le temps nécessaire pour reconnaître à quel point il s'était fourvoyé. Il revint alors à Paris et commença à travailler chez un notaire. Hélas ! son âme de poète ne devait pas trouver plus de satisfactions dans le notariat que dans l'industrie.

Les clercs de notaire sont, paraît-il, exposés à de singulières mésaventures. Sully Prudhomme fut chargé par son patron d'aller réclamer je ne sais quelle somme à un certain M. Fouet. Ce commerçant, qui ne se doutait guère que son nom aurait un jour l'honneur de retentir sous cette coupole, chercha d'abord à l'éconduire et finit par l'accuser d'escroquerie. Il requit deux agents et le fit mener au commissariat. Là l'innocence fut reconnue et l'accusateur confondu. Le clerc réhabilité put refaire triomphalement un chemin qu'il avait parcouru une première fois sous l'œil soupçonneux de tout un quartier, cependant que M. Fouet, confus de son erreur, ne savait comment la réparer et s'obstinait à offrir un petit verre.

Assidu à ses devoirs professionnels, Sully passait une partie de la nuit à écrire des vers. Quand on l'envoyait en course, il s'acquittait le plus vite possible de sa mission, pour

courir à un café, où il lisait ses poésies à ses amis de la Conférence Labruyère. Inutile d'ajouter que ceux-ci étaient enthousiastes; ce furent eux qui découvrirent l'oiseau rare, un éditeur. Ce fut l'un d'eux aussi, votre regretté confrère, Gaston Paris, qui sut intéresser Sainte-Beuve au jeune poète. C'est ainsi que parurent les *Stances et Poèmes*, bientôt salués d'un article élogieux du Critique des Lundis.

Ce succès même prouvait aux moins clairvoyants qu'il ne serait jamais qu'un médiocre tabellion, et à partir de ce moment, sa famille le laissa libre de suivre ses goûts.

Le public fut ravi; il venait d'entendre des accents nouveaux, et ces accents étaient ceux que la jeune génération attendait depuis longtemps, sans en avoir conscience. La voix qui s'élevait ne ressemblait à aucune de celles qu'on avait connues. Sully Prudhomme est avant tout un psychologue; ce qu'il aime à peindre, ce ne sont pas les aspects brillamment colorés du monde matériel, ce sont les demi-teintes de la vie intérieure, les joies et les tristesses de l'âme, et comme la seule âme que nous puissions connaître, c'est la nôtre, son véritable sujet c'est lui-même. C'était déjà celui des romantiques, mais combien de différences que son caractère et son temps suffisent à expliquer!

Ce que les romantiques nous montrent d'eux-mêmes, c'est ce qu'il peut y avoir en eux d'exceptionnel et d'extraordinaire; le lecteur est ému, mais il est étonné; il sent dans Sully Prudhomme un ami qu'il peut admirer sans fatigue; il croit rencontrer une âme semblable à la sienne, quoique plus délicate et plus haute; ce qu'il y

retrouve, ce n'est peut-être pas lui-même tout entier, c'est du moins ce qu'il y a de meilleur en lui.

..... Ma vie y sera toute,
La tienne aussi, lecteur.....

Nos grandes douleurs commencent par de vives tortures qui se calment peu à peu et s'achèvent en de longues tristesses; le prisonnier finit par s'accoutumer à l'horreur de sa prison et n'en sent plus que l'ennui.

Je sanglotais alors, je soupire aujourd'hui,

a dit Sully dans le *Pardon*. Pour lui, il nous parlera des soupirs plus volontiers que des sanglots; il chantera les timidités du cœur, les lentes souffrances du silence, les douleurs qui se taisent et qui ne guériront pas. Si le déchainement de la tempête a sa grandeur, on peut préférer la mélancolie apaisée de ces journées grises qui suivent les grands orages et dont la lumière fine et douce est propice aux analyses délicates.

Confiant dans son génie, le poète de 1830 laissait l'imagination vagabonder à l'aise. Chez Sully, la réflexion lui impose un frein; il observe plus qu'il n'invente; il a besoin de voir la réalité telle qu'elle est, et il souffrirait de la déformer. Par là aussi il devait plaire à un siècle sur lequel l'esprit de la science positive avait soufflé.

Il différait aussi du poète romantique par sa nature morale; celui-ci se sentait victime d'une injustice du sort et c'est là ce qui lui arrachait des plaintes éloquentes. Sully tremblait d'être favorisé par quelque privilège immérité et sa conscience en était tourmentée sans trêve.

Et s'il résistait à son imagination, ce n'était pas seulement par une sorte de scrupule scientifique, c'était parce que le monde de la fiction lui semblait trop éloigné de celui où l'homme peut agir utilement et se dévouer. Qu'on se rappelle les vers où il parle de Musset avec tant d'admiration, mais où il lui reproche de se désintéresser de l'action et de ne pas être

Amant de l'idéal comme on l'est d'un drapeau.

Il nous a dit ce qu'il devait aux Parnassiens : « C'est chez Leconte de Lisle que j'ai pour la première fois bien compris ce que c'est qu'un vers bien fait. J'appris à cette école que la richesse et la sobriété sont données toutes deux à la fois par la seule justesse. » En résumé il leur a pris quelque chose de leur forme, mais rien d'autre. A leur exemple, il a fait quelques-uns de ces tableaux où un pinceau ferme et précis juxtapose des couleurs fines et éclatantes, et qui font penser aux peintures de Meissonnier et de certains Hollandais. Tels sont le *Cygne*, le *Soleil*, la *Pluie*. Mais ce ne furent que des essais; sa nature l'entraînait ailleurs.

On l'a comparé à Vigny et cette comparaison est juste; tous deux sont des penseurs en même temps que des poètes; tous deux ont souffert de l'imperfection de l'univers; mais tandis que l'aristocrate est d'abord choqué de ce que le monde a de vulgaire, Sully, sur qui a passé le souffle démocratique de son siècle, s'indigne avant tout qu'il soit injuste. Cependant la pensée de Vigny ne paraît pas avoir exercé sur lui une influence directe, et cette ressemblance est fortuite; elle devait échapper

d'ailleurs aux premiers lecteurs qui goûtaient en lui la tendresse plutôt que la profondeur.

Quelles furent les sources de son inspiration? il nous les a fait connaître lui-même par les titres qu'il a donnés aux quatre parties de son poème des *Épreuves*; l'Amour, le Doute, le Rêve, l'Action.

L'Amour d'abord, car ce sont les femmes qui de tout temps ont fait chanter les poètes en les faisant pleurer. On sait que Sully eut dans sa jeunesse un roman très simple, mais très triste, qui lui laissa le cœur brisé; je n'en veux savoir que ce qu'il nous en a dit lui-même; il y a des secrets délicats qu'il convient de respecter, et j'aime mieux que ce soit lui qui vous raconte ce qu'il veut qu'on en sache. C'était une enfant encore, sans doute une cousine.

Madame, vous étiez petite,
J'avais douze ans,
Si j'adorais, trop tôt poète,
Vos petits pieds,
Trop tôt belle, vous me courbiez
La tête.

Quand il était éloigné d'elle, exilé dans son lycée, sa passion s'exaltait et il rêvait des dévouements les plus romanesques :

Alors mon idéal suprême
N'était pas l'inouï bonheur
En aimant d'être aimé moi-même,
Mais d'en mourir avec honneur.

Et pourtant ce n'était pas un enfantillage, puisque toute sa vie n'en devait pas effacer le souvenir :

Quand j'y pense aujourd'hui, je redeviens enfant.

Puis vint l'âge où la jeune fille se maria sans avoir compris, et s'éloigna en disant un gentil adieu à son camarade d'enfance, qui avait cru s'être fait comprendre :

Que vous ai-je donc fait pour me sourire encore
Quand vous ne n'aimez pas.

Alors commença le deuil, plus cruel puisque c'était celui d'une vivante.

Peut-être la croyez-vous morte.
Non, le jour où j'ai pris son deuil
Je n'ai vu de loin ni cercueil
Ni drap tendu devant la porte.

Et je la perds toute ma vie
En d'inépuisables adieux.
O morte mal ensevelie,
Ils ne t'ont pas fermé les yeux.

Désormais, la vie lui semble sans objet; désabusé et méfiant, il ne peut plus connaître que ces bonheurs empoisonnés par le doute, et dont on porte d'avance le deuil, comme de ces enfants qui naissent maladifs et voués à la mort.

Hélas, l'habitude en est prise,
Tu n'as que si tard deviné
Combien le doute martyrise,
Impérissable une fois né!

Ces bonheurs-là, le moindre bruit les effaroucherait et il leur faut presque le silence de la tombe.

Aimons en paix, il fait nuit noire,
La lueur blême du flambeau
Expire, nous pouvons nous croire
Au tombeau.

Toutefois, le souvenir d'un amour même malheureux laisse dans l'âme je ne sais quelle douceur qu'on n'échangerait pas pour l'indifférence de ceux qui n'ont pas connu la douleur.

Adieu, laissez mon cœur dans sa tombe profonde,
Mais ne le plaignez pas, car s'il est mort au monde,
Il a fait son suaire avec un pan du ciel.

Et puis l'image qu'il a gardée restera encore jeune,
quand la vieillesse aura flétri la beauté.

Tout l'or de vos cheveux est resté dans mon cœur.

Et c'est pourquoi il ne demande qu'à pardonner :

Que je pardonne à l'âme en souvenir des yeux.

Il pardonne en effet, et c'est elle sans doute que le Faustus du *Bonheur* retrouve, sous le nom de Stella, transfigurée dans une planète meilleure; c'est elle qui l'attendra dans l'autre vie :

Et tu m'y souriras la première, peut-être,
O toi qui sans m'aimer as su que je t'aimais.

Nous retrouvons aussi, dans ses vers, les échos de la crise religieuse qui a ébranlé son âme d'adolescent. Il était né dans une famille pieuse, mais la foi naïve et tendre qu'elle lui avait donnée, fut ébranlée de bonne heure par une éducation scientifique qui lui apprenait à se demander sans cesse pourquoi.

Sans doute, il y a des savants qui conservent la foi, mais ils ne sont que savants; ces espaces grandioses et lumineux qu'ils admirent, ils ne s'indignent pas qu'ils restent indif-

férents. Le poète avait besoin de sympathie et il s'inquiétait de cette immensité impassible que la science lui montrait. C'est le sentiment qui est si éloquemment exprimé dans le sonnet de la Grande Ourse.

Quand il renonça à ses études scientifiques, il vint à Lyon dans un milieu mystique qui agit sur lui à son insu. Une nuit, il se réveilla tout transformé; il sentait son âme inondée de lumière, comme une chambre obscure où on a laissé pénétrer soudain le soleil. Les arguments qui avaient assailli sa foi chancelante lui semblaient désormais impuissants; il n'aurait su dire quel était leur point faible, mais puisqu'il voyait, il ne s'en inquiétait pas plus que le marcheur ne s'inquiète des arguments de Zénon contre la possibilité du mouvement.

Cette crise dura plusieurs mois et il songea un instant à se faire dominicain; mais, de retour à Paris, le mirage disparut et la lecture de Strauss eut raison de ce qu'il avait encore de foi. Il lui restait cependant la nostalgie des contrées qu'il avait entrevues et que la plupart d'entre nous, incrédules ou croyants tranquilles, ne connaissent que par le livre de William James, comme nous connaissons le centre de l'Afrique par les récits des voyageurs. Que de fois, il regretta la vision évanouie!

Je vous attends, Seigneur; Seigneur, êtes-vous là?
J'ai beau joindre les mains, et, le front sur la Bible,
Redire le Credo que ma bouche épela,
Je ne sens rien du tout devant moi, c'est horrible.

Il n'a pas seulement peint les nuances les plus fines du sentiment, il nous a fait sentir le parfum mélancolique des

choses qui font rêver parce qu'elles ont vécu et vieilli. Les choses ont une âme complaisante puisqu'elles ont seulement celle que nous leur prêtons ; celles des hommes, les vraies, nous restent inconnues. Bien souvent notre poète a déploré cette impénétrabilité des âmes qui, se cherchant sans cesse et aspirant à se rejoindre, se heurtent à une inexorable barrière.

Le rêve semble doux, et pourtant il l'eût sans doute conduit au pessimisme le plus amer, à celui qui lui a inspiré le *Vœu* et la *Vie de loin*. C'est l'idée de l'action qui l'a sauvé ; il en comprenait la grandeur, bien qu'il fût incapable d'agir.

Il était hanté par le sentiment du devoir social, par la pensée de ceux qui travaillent et qui souffrent, et ce n'était pas seulement par pitié, mais par la crainte de bénéficier tranquillement d'une injustice.

Comme tous les jeunes gens de sa génération, il se laissait séduire par les utopies humanitaires ; déjà il croyait voir les nations réconciliées. Effacée par l'éclat de ce radieux avenir, l'image de la patrie semblait s'obscurcir.

Soudain la foudre éclata ; Paris connut les horreurs du siège. A cette époque, Sully venait d'être éprouvé par une série de deuils cruels. Sa mère, l'oncle et la tante avec qui il vivait, lui avaient été enlevés en quelques semaines. Tant de coups successifs avaient irrémédiablement ébranlé sa santé ; il s'engagea néanmoins dès le premier jour et il donna à son pays tout ce qu'une âme forte peut obtenir d'un corps débile.

Puis après les heures sombres de la guerre, vint l'heure plus sombre encore de la paix, celle où la France dut se

résigner à cette grande douleur, qui nous laisserait deux fois inconsolables, si jamais nos fils semblaient s'en consoler.

Oh! alors, comme il renie ses erreurs d'autrefois et de quel élan il écrit son poème du *Repentir*; comme il aime la France et ceux qui sont morts pour elle :

Si tous les hommes sont mes frères,
Que me sont désormais ceux-là!

Pendant plusieurs années, il ne voulut plus lire un journal. Permettez-moi cependant de signaler une nuance qui nous étonne, nous autres gens de l'Est. Pour lui le souvenir des frères séparés et qui souffrent demeure au second plan. Ce qui efface tout, c'est l'idée de la patrie abaissée et le regret de la grandeur perdue.

Et pourtant il ne pouvait arriver à haïr. C'est que la patrie n'est pas un simple syndicat d'intérêts, c'est le faisceau des idées généreuses et même des généreuses folies pour lesquelles nos pères ont combattu et souffert, et alors une France haineuse ne serait plus la France.

Voilà pourquoi Sully s'est écrié :

Et plus je suis Français, plus je me sens humain!

Peut-être aujourd'hui croirait-il nécessaire d'ajouter que trahir la France, ce serait trahir l'humanité.

C'est vers l'âge de quarante ans que Sully Prudhomme publia ses poèmes philosophiques. Il ne faudrait pas croire qu'il se fit philosophe en vieillissant, comme d'autres se font ermites. Bien au contraire; c'est au Creusot qu'il

écrivit cette traduction de Lucrèce qui ne fut imprimée que longtemps après.

Du premier coup, il se distingue de ceux qui, avant lui, avaient traité en vers de semblables sujets; en effet il sait; sa conscience scrupuleuse ne lui aurait pas permis de parler d'un objet qu'il aurait mal connu; elle n'aurait pas toléré non plus une expression à demi précise ou à demi exacte.

Comment donc comprenait-il la poésie scientifique d'une part et la poésie philosophique d'autre part?

La science triomphante doit-elle tuer la poésie? Sa lumière brutale va-t-elle dessécher cette fleur délicate qui ne prospérerait que sous l'ombre des futaies obscures? Sully ne le pensait pas. Ce qu'il envie, ce n'est pas l'ignorance naïve des poètes d'autrefois, ce sont au contraire les vastes et lumineux horizons qui s'ouvriront devant ceux de demain.

Poètes à venir, qui saurez tant de choses.

Si le mystère est nécessaire à la poésie, il n'y a pas à craindre qu'il disparaisse jamais, il ne peut que reculer. Quelque loin que la science pousse ses conquêtes, son domaine sera toujours limité; c'est tout le long de ses frontières que flotte le mystère, et plus ces frontières seront éloignées, plus elles seront étendues.

Les abîmes de grandeur et de petitesse que le télescope et le microscope nous dévoilent, l'harmonie cachée des lois physiques, la vie toujours renaissante et toujours diverse, voilà des sujets bien dignes de tenter les poètes. Ce ne sont pas ceux que Sully traite de préférence; ce

qu'il admire, c'est l'âme du savant, c'est sa persévérance et son courage.

L'homme n'est pas moins grand quand il donne sa vie pour conquérir la vérité que quand il la risque pour subjuguier une province. Sans doute le savant d'aujourd'hui n'espère plus arracher à la nature son secret d'un seul coup. Il sait que l'œuvre à laquelle il se dévoue est grande, mais il sait aussi qu'il n'en verra pas la fin :

Nous allons conquérir un chiffre seulement.

Qu'importe? C'est de beaucoup de chiffres comme celui-là que la vérité est faite. Pour avoir ce chiffre, les Argonautes du Zénith n'ont pas reculé devant la mort. C'est en vain que la chair frémissante s'effraye, l'esprit est son maître et, pour poursuivre son idéal, il l'entraîne toujours plus haut.

O maître, quel tourment ta volonté m'inflige,
Je succombe. — Plus haut. — Pitié! — Plus haut, te dis-je.
Et le sable épanché provoque un nouveau bond.

Si la poésie scientifique n'est pour la science qu'une parure, la poésie philosophique peut être un instrument pour le philosophe en quête de la vérité. C'est qu'en effet la réalité que le philosophe aspire à connaître n'est pas celle dont le savant se contente. La réalité, la vraie, celle du philosophe, est constamment vivante, constamment changeante, les diverses parties en sont intimement liées et semblent se pénétrer mutuellement, de sorte qu'on ne saurait les séparer sans les déchirer. Celle du savant n'en est qu'une image; comme toutes les images elle est immo-

bile et elle est morte; ou plutôt c'est une mosaïque dont les pierres sont juxtaposées avec art, mais ne sont que juxtaposées. Sans doute cette image peut seule nous permettre de connaître, puisque nous l'avons faite à la mesure de notre entendement.

Mais quand le philosophe l'a contemplée, il demande autre chose. Ce qu'il sent ainsi, comment pourra-t-il l'exprimer? Les mots de la prose sont comme ceux du langage scientifique; définis une fois pour toutes, ils ne peuvent représenter que des objets immuables et nettement circonscrits. La poésie a comme la musique le privilège d'éveiller des rêves sans fin. Chaque note isolée laisserait notre âme indifférente; réunies dans une mélodie, elles deviennent sur nous toutes-puissantes, comme si le rythme et le mouvement de la phrase musicale leur avait donné la vie.

Les mots assemblés dans un vers jouissent de la même mystérieuse vertu. Chacun d'eux n'a plus seulement sa signification propre, il devient capable de suggérer une foule d'images qui se succèdent à l'infini, pareilles à ces ondes que le choc d'une pierre détermine à la surface de l'eau. Toutes ces ondes se mêlent et se pénètrent, comme le font les éléments de la réalité vivante, et c'est ainsi que la poésie philosophique peut nous donner de cette réalité un portrait moins imparfait.

Cette poésie a cependant un défaut qui vient de sa profondeur même. Chaque mot exigerait une longue réflexion; l'esprit voudrait se laisser entraîner et suivre le poète dans son vol, il souffre d'être à chaque instant arrêté et de retomber à terre. Ce sentiment pénible

s'atténue à la seconde lecture, mais c'est seulement quand nous commençons à savoir le morceau par cœur que notre plaisir est sans mélange.

La poésie philosophique a d'anciens titres de noblesse; nous n'avons pas besoin de remonter jusqu'aux temps un peu brumeux de Parménide; Lucrèce est plus près de nous, mais qu'il est déjà loin cependant! Dans ce temps la philosophie était jeune et confiante en elle-même, et, comme les enfants, la moindre lueur suffisait à l'enchanter. Lucrèce a vu que le monde n'obéit pas au caprice des dieux, mais qu'il est gouverné par des lois immuables, par je ne sais quelle harmonie grandiose et aveugle; la nouveauté de ce spectacle l'émerveille et transfigure à ses yeux la nature; délivré de mille craintes chimériques, il se sent respirer plus librement.

Chose étrange, pour les hommes éclairés de ce temps, Epicure était un bienfaiteur de l'humanité; et plus tard, quand le Christ nous a rendu l'immortalité, cela s'est appelé la bonne nouvelle; et plus tard encore, les philosophes du XVIII^e siècle ont été salués comme des libérateurs.

Plein de reconnaissance pour son maître, Lucrèce veut apporter aux hommes la parole de délivrance; il part, joyeux et résolu, pour son apostolat; c'est cette ardeur qui nous émeut et qui fait vibrer ses vers. Aujourd'hui, ce qui rend tragiques les poèmes de notre siècle, c'est l'angoisse de la lutte intérieure et du doute; ce n'est plus au dehors que les combats se livrent, c'est au dedans.

Sully nous a dit comment il fut amené à traduire le

premier livre de la Nature des Choses : « Cette traduction fut entreprise comme un simple exercice, pour demander au plus robuste et au plus précis des poètes le secret d'assujettir le vers à l'idée. » C'est donc un instrument qu'il voulait se forger, et cet instrument nous a donné les *Destins*, la *Justice* et le *Bonheur*.

Le monde est-il bon ou mauvais? ou bien les optimistes et les pessimistes ne sont-ils pas dupes d'une commune illusion? Tel est le problème qu'il se pose dans son premier poème philosophique, les *Destins*.

Sully Prudhomme nous montre l'esprit du bien et l'esprit du mal étudiant chacun de son côté le plan du monde qu'il veut créer et qu'il veut l'un aussi bon, l'autre aussi mauvais que possible. Mais le bien n'existe que par le contraste du mal, le mal par celui du bien, et les deux plans finissent par être identiques.

Dans une langue bien faite, les adjectifs heureux et malheureux ne devraient avoir ni positif, ni superlatif, mais seulement un comparatif, et peut-être en est-il ainsi de tous les adjectifs.

C'est évidemment en créant l'homme que les deux esprits se sont trompés; ils auraient pu se tirer d'affaire en lui donnant une autre âme, moins inquiète et moins fière, moins prompte à oublier, à se lasser de tous les biens ou à s'accoutumer à tous les maux. Mais peut-être est-il trop tard pour leur donner un conseil.

Dans le second de ces poèmes, le penseur cherche la Justice. Dans cette nature que l'on dit créée par un Dieu juste, il ne trouve que la lutte sans pitié entre les espèces, entre les États et, dans l'État, entre les citoyens. Partout

sur la terre le vainqueur a le mépris du droit. Et dans les autres astres? Hélas! les étoiles gagnent sans doute à être vues de loin.

Ce qui demeure, c'est la conscience de l'homme et c'est là que l'idée de justice a son unique asile. Peut-être triomphera-t-elle un jour; mais l'homme est venu trop tôt, ou trop tard et c'est pour cela qu'il se sent éternellement exilé. C'est la nature cependant qui a fait l'homme; avait-elle oublié pour un jour son indifférence morale? ou bien, de même qu'elle avait donné au lion la cruauté utile au carnivore, a-t-elle donné à l'homme la conscience morale nécessaire à la conservation d'une espèce qui doit vivre en société?

C'est en ce sens que les aspirations de cette conscience sont d'accord avec les secrets desseins de la nature. Le poète se contente de cette explication et, délivré de l'angoisse, il entonne un chant d'allégresse, peut-être prématuré, car le vrai problème, le plus douloureux, n'est pas abordé. Est-il possible de discerner où est la justice? Peut-on concevoir une justice qui ne soit pas injuste par quelque côté?

Après la Justice, le poète cherche le Bonheur. Voilà ce que les hommes demandent sans cesse; voilà ce qu'ils ne peuvent espérer; les progrès de la civilisation peuvent-ils le leur donner? On fait croire à l'homme qu'il travaille pour être heureux, et cette illusion est nécessaire, mais c'est une illusion. L'homme ne travaille pas pour être heureux, mais pour être fort, et le plus souvent aux dépens de son bonheur. Autrefois il a quitté la douce vie pastorale pour le dur travail de la terre; croit-on qu'il

renonça sans regret aux longues rêveries dans les vastes espaces? Mais il l'a bien fallu, puisque les riches cultures nourrissent les gros bataillons. Il a bien fallu plus tard abandonner l'air libre des champs pour l'atmosphère embrasée des usines, puisque l'acier qui donne la puissance exige des fournaies. Si par hasard un peuple préférerait le bonheur à la force, ses voisins plus avisés ne tarderaient pas à le lui ravir avec la liberté.

L'homme, si misérable sur terre, peut-il espérer le bonheur dans quelque astre lointain? Pour cela il devrait changer d'âme, il lui faudrait une âme d'ange ou une âme de bête. Qu'on se rappelle les vers des *Épaves* :

Il n'en pourrait jouir qu'en devenant un autre,
Mais l'être que voilà, qu'en feras-tu, mon Dieu!

Faustus et Stella se retrouvent après leur mort sur une planète heureuse, où l'imagination du poète a accumulé tout ce qu'elle a pu rêver d'harmonie et de beauté. Est-ce là le bonheur? non, l'homme se sent déchoir s'il cesse de lutter. Il se laisserait vite de cette félicité vide d'action et vide d'émotion. Il y a dans le poème un épisode qui me semble caractéristique. Stella se met à chanter; sa voix n'est plus terrestre :

Il n'y languit plus de soupir...
Il n'y passe plus de frisson...
Il n'y tinte plus de sanglot...

Mais qu'est-ce donc qu'une musique où il n'y a ni soupir, ni frisson, ni sanglot?

Sans doute ils s'ennuieraient promptement s'ils n'avaient

le souvenir de la Terre ; mais ce souvenir même est un tourment ; là-bas, des malheureux souffrent encore. Les âmes délicates ne sauraient concevoir un paradis à côté duquel il reste un enfer. Ceux qui pourraient s'y plaire et à qui la justice suffit, ne sont pas dignes d'y entrer. Faustus et Stella se décident à retourner sur la Terre ; ils arrivent trop tard, l'humanité n'est plus ; mais la beauté de ce sacrifice inutile leur a donné ce qu'ils ne pouvaient attendre d'aucun paradis.

C'est ainsi que Sully a traduit en beaux vers cette idée du bonheur par le sacrifice que nous trouvions déjà dans son journal intime de jeunesse.

A partir de 1889, Sully Prudhomme ne publia plus de vers, mais il ne cessa pas d'écrire : les problèmes métaphysiques le tourmentaient, il voulait s'y consacrer tout entier.

« Il est plus facile, écrivait-il à un jeune homme, de se résigner à l'ignorance quand on a mesuré la portée limitée de la science humaine ; on ne souffre dès lors pas plus de ne pouvoir atteindre la vérité suprême que de ne pouvoir décrocher les étoiles. »

Ce conseil, il pouvait le donner, il ne pouvait s'y conformer lui-même, car il était poète, et les poètes sont précisément ceux qui souffrent de ne pouvoir décrocher les étoiles.

Il n'était pas un sceptique, et pourtant son dernier livre a pour titre : *Que sais-je?* Que sais-je ? C'est là qu'aboutissent tous les penseurs, mais que leurs voies sont différentes ! Montaigne n'ose pas dire : « Je ne sais rien » ; ce serait encore une affirmation et : « Que sais-je ? » lui semble

plus prudent. Sully ne veut pas dire : « Je ne sais rien », parce que toute son âme proteste contre un aveu prématuré d'impuissance qui lui semblerait presque une désertion.

Quelles étaient ses doctrines philosophiques? Il n'était pas matérialiste, il n'était pas non plus spiritualiste, il l'a dit. Il n'était pas idéaliste, puisqu'il commençait par demander qu'on lui accordât l'existence du monde extérieur, et pourtant ce n'était pas un vrai réaliste, puisqu'il comprenait l'énormité de cette concession; il n'était pas positiviste, lui qui écrivait si tranquillement : « Il y a une métaphysique absolue de l'univers. » Mais je m'arrête, il y a dans le vocabulaire philosophique trop de mots qui riment en *iste* et cette multitude infinie m'effraie.

Ne nous étonnons pas trop qu'il soit rebelle à toute classification; l'âme d'un vrai philosophe est un champ de bataille, ce n'est pas une monarchie paisible où il n'y a de place que pour un seul maître. Sur ce champ de bataille, quels sont les belligérants? Ce sont, d'une part, la raison exigeante et intransigeante, et d'autre part, les aspirations, les instincts profonds du cœur qu'aucun argument ne peut réduire; ce sont, comme disait Kant, la raison pure d'un côté et de l'autre la raison pratique.

Dans cette lutte, la raison pure est vaincue d'avance; nos instincts, c'est nous-mêmes, et il est naturel que nous ayons pour eux un peu de complaisance et que nous fassions pencher la balance de leur côté. Et puis la raison pure, dans ses analyses impitoyables, rencontre bientôt la contradiction. Sa rivale la rencontre également, mais elle ne s'en soucie pas, tandis que pour une construction rationnelle, toute contradiction est mortelle. Nous en

venons bientôt à ne plus voir que de pures apparences dans le monde que la raison semblait nous dévoiler et alors le champ reste libre pour l'aspiration, pour cette raison pratique qui nous donne le sentiment, ou l'illusion, qu'elle nous révèle quelque chose de l'univers en nous faisant participer à sa vie.

C'est surtout par leur façon de comprendre la raison pratique que les philosophes diffèrent. Pour Kant, c'est une morale inflexible, la morale un peu sèche d'un catéchisme protestant. Pour Sully Prudhomme, c'est une effusion tendre où l'amour de l'art et de la beauté s'allie à une recherche du bien moral, plus soucieuse de charité que de justice. C'est cela, qui, pour lui, est le reflet du monde réel. Il sent qu'il y a dans l'azur du ciel autre chose que la fine poussière par laquelle les savants l'expliquent, et ce qui lui fait espérer que ce n'est pas une illusion, c'est qu'il croit reconnaître dans son aspiration cette force, peut-être aveugle, qui produit l'évolution et modèle l'univers.

Et malgré tout, il n'avait pas trouvé la paix; ce monde de son aspiration était un monde de poète, brillant, mais changeant et multiple; il n'avait pas la netteté et la sécheresse de contours de celui de Kant; ce n'était qu'un devenir, ce n'était pas l'être, et sa soif métaphysique demeurait inassouvie.

Pour la question qui nous touche le plus, celle de l'immortalité, il restait désespéré, et celui qui avait dit :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux
Ouverts à quelque immense aurore
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore...

écrivait maintenant : « Bientôt viendra le temps où je ne penserai plus. »

L'anthropomorphisme de certaines théologies lui faisait horreur; donner à Dieu une âme d'homme, c'est lui donner une âme responsable, c'est l'accuser de tout le mal qu'il y a dans l'univers. Cependant, le poète ne peut être qu'anthropomorphiste, car il lui faut des images; de là entre le poète et le philosophe une lutte sans issue. « Dieu, s'écriait-il, c'est ce qui me manque à moi pour le comprendre. » Mais il cherchait Dieu.

Et sous l'infini qui l'accable
Prosterné désespérément,
Il songe au silence alarmant
De l'univers inexplicable.
Le front lourd, le cœur dépouillé,
Plus triste d'un savoir plus ample,
Sur les marches du dernier temple
Il pleure encore agenouillé.

Comme l'a dit Pascal, chercher Dieu, c'est déjà l'avoir trouvé. Aussi quand la mère de Sully, tout inquiète, demandait à Gaston Paris : « Dites-moi, oh ! affirmez-moi que dans son livre il n'y a rien contre Dieu », il pouvait à bon droit lui répondre : « Madame, je vous jure qu'il n'y a pas un mot, pas une pensée qui soit impie, et que cette poésie entière, loin de se détourner de Dieu, le cherche constamment par le plus sincère et le plus religieux des efforts. »

Pascal est pour nous un problème, et il est peu de penseurs que ce problème n'ait préoccupés; il eût été surprenant qu'il n'attirât pas le poète philosophe qui avait

connu les mêmes déchirements. Dès 1862, Sully écrivait dans son *Journal intime* :

« Pascal, je t'admire, tu es mien, je te pénètre comme si je pensais en toi, tristesse magnanime, profonde, profonde comme la nuit, comme elle pleine de lueurs lointaines. Sois mon maître, adopte-moi, je souffre infiniment, je gravite autour de la vérité, je ne l'atteins jamais. »

Depuis nous retrouvons à chaque instant le nom de Pascal dans les premières poésies, et dans le poème du *Bonheur*, c'est encore Pascal qui apparaît à Faustus pour le rassurer et le consoler. Enfin cette image, qui ne cesse de le hanter, inspire à Sully un livre très fouillé où il cherche à reconstruire le plan de Pascal et à restituer l'ordre des *Pensées*.

L'âme de Pascal était pour lui un mystère attirant parce qu'elle ressemblait singulièrement à la sienne et qu'en même temps elle en différait profondément. C'étaient les mêmes combats entre la raison froide et implacable et les aspirations du cœur. Mais ces aspirations étaient plus ardentes, plus fougueuses, plus irrésistibles et surtout plus impitoyables. Pascal était plus passionné que tendre; dans ses élans charitables, ce n'étaient pas les hommes qu'il aimait, mais uniquement les membres de Jésus-Christ; aussi avait-il accepté sans difficulté le Dieu féroce du jansénisme qui faisait reculer un cœur délicat, plein d'indulgence et de pitié pour tout ce qui souffre.

Sully ne séparait pas ses aspirations esthétiques de ses aspirations morales; le sentiment du beau, dans l'art aussi bien que dans la nature, lui semblait la véritable révélation du divin; aucune de ses manifestations ne lui était

indifférente ; les plus fines, les plus délicates, les plus menues lui semblaient les plus précieuses. C'était au contraire à l'infini qui l'écrasait, que Pascal réservait son admiration exclusive, sorte de sublime effroi qui, loin de l'attirer doucement vers le ciel, le rejetait brutalement dans un néant d'où une grâce surnaturelle pouvait seule le retirer. Que de ressemblances et que de contrastes !

Après de longues luttes, Pascal avait trouvé une paix que Sully Prudhomme n'a jamais connue. Quand le poète nous a raconté cette nuit de 1654 où Pascal a directement senti l'existence du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il devait penser à cette autre nuit, où lui-même, à Lyon, avait été envahi par une lumière aussi éclatante, mais plus fugitive, et ce souvenir éveillait en lui des regrets.

« Ah ! disait-il, combien, en dépit de ses tourments, son sort pourrait tenter ceux qui, non moins affamés que lui de vérité, de justice et d'amour, désespèrent de s'en jamais rassasier. » Mais à ces regrets, il ne s'abandonnait pas ; il comprenait que l'homme ne peut, malgré tout, « accepter de s'endormir et de rêver qu'il croit ». L'abdication de la raison était à ses yeux une déchéance, et dût-il se condamner à éternellement ignorer le repos, il ne voulait pas se diminuer en sacrifiant l'une des deux forces qui se disputaient son âme.

La raison a ses limites, elle ne peut connaître que le relatif, mais dans son domaine elle reste souveraine ; la foi de Pascal lui demandait bien d'autres sacrifices et Sully n'y voulait pas consentir ; par une analyse très fine des formules dogmatiques, il croyait reconnaître qu'elles ne sont pas seulement des mystères écrasants pour notre

intelligence déchue, mais qu'elles sont vides de sens à force d'être contradictoires, et il se demandait comment cette vérité aurait échappé à Pascal, s'il ne s'était pas volontairement voilé les yeux. S'il n'avait pas abordé la question du mouvement de la Terre, celle de l'authenticité des Livres Saints, était-ce parce qu'il avait peur de trop voir? De là un jugement qui reste malgré tout bien surprenant : « Pascal n'est pas un héros. » Était-ce là la véritable conclusion de l'ouvrage? Non, sans doute, puisqu'on pourrait en arracher cette page sans que l'unité du livre en souffrît; il ne resterait plus que des élans de sympathie, aboutissant à cette exclamation finale : « Ici-bas faire le bien par le sacrifice de l'égoïsme à l'amour, et au delà ressusciter en Dieu même, quelle récompense, quel rêve! »

Sully Prudhomme ne goûtait pas les beaux-arts comme un simple amateur; il s'amusait à modeler; il a laissé de petits médaillons qui reproduisent les traits de sa mère et de ses amis; nous avons aussi des albums où, pendant ses voyages en Italie et en Hollande, il a copié au crayon ou à la plume certaines figures qui l'avaient frappé dans les tableaux des musées qu'il visitait. On y remarque un sens délicat de l'expression et quelque habileté technique. En revanche, on dit qu'il n'était pas musicien; c'est pourtant lui qui a écrit *l'Agonie* et un passage inoubliable du *Bonheur*.

Mais il était incapable de sentir sans réfléchir sur ce qu'il sentait. Il ne cessait d'interroger le peintre qui faisait son portrait. Comment telle touche légère, telle inflexion imperceptible de la ligne peut-elle modifier profondément

l'expression et la physiognomie? Il n'est pas étonnant que si sensible à la beauté et si avide de comprendre, il nous ait laissé une théorie esthétique.

Dans le plaisir que nous causent les œuvres artistiques, il distingue deux éléments. Sans la joie que procurent aux sens les couleurs ou les sons quand ils sont purs et harmonieusement combinés, il n'y aurait pas de véritable beauté, et c'est pourquoi nul n'est artiste, s'il n'est doué au moins d'un sens excellent. Mais l'art n'est pas tout entier dans cette délicate volupté! Son véritable objet est l'expression. Par je ne sais quelle mystérieuse sympathie, l'œuvre nous révèle à la fois quelque chose de l'âme de l'artiste et, dans le modèle même, ces caractères cachés, cette essence intime que notre œil grossier n'aurait pu y discerner à lui seul.

L'expression peut être objective ou subjective : tantôt, en effet, elle cherche à reproduire des éléments qui existent réellement dans la nature, tantôt elle se borne à nous suggérer des sentiments à l'occasion d'objets que notre imagination anime des passions de l'homme.

De là une classification des beaux-arts qui étonne au premier abord, puisque par exemple, elle rapproche l'architecture et la musique, parce que l'une et l'autre ne copient aucun modèle, comme ceux qui s'imposent au peintre et au sculpteur, qu'elles ne connaissent que l'expression subjective et qu'elles nous laissent la liberté de rêver à l'infini.

Nos idées sont enchaînées entre elles par des liens subtils créés par l'habitude; elles s'appellent les unes les autres et se succèdent dans un ordre où un caprice apparent dis-

simule une inflexible discipline. L'artiste sait mettre en branle celle qui conduit la danse et bientôt toutes les autres suivent; bientôt toute l'âme est soulevée de vagues qui s'y croisent en tous sens. Cette agitation même entraîne à sa suite l'émotion esthétique qui y semble attachée, comme si l'homme s'exaltait au-dessus de lui-même en sentant son cœur battre plus vite. Cette émotion vient sans doute aussi quand l'âme est remuée par les accidents de la vie, mais elle se trouve masquée alors par la violence des passions et elle reste inaperçue. Elle est au contraire sans rivale en présence de l'agitation plus douce qu'éveille en nous l'œuvre d'art.

Sully ne pouvait oublier l'art qu'il avait cultivé lui-même, la poésie. Sur celui-là aussi, il avait réfléchi. Il restait fidèle à la prosodie traditionnelle et il cherchait non sans succès, et surtout non sans finesse, à en justifier les règles par la raison. Il montrait ce qu'il y avait d'artificiel et de faux dans certaines nouveautés retentissantes.

Il s'amusait à rappeler aux versificateurs trop indépendants qu'ils avaient eu un précurseur, Chateaubriand, qui écrivait des phrases harmonieuses, et qui les aurait égalés s'il avait mis plus souvent à la ligne.

Il y a sans doute aujourd'hui de jeunes poètes à qui ses idées semblent bien arriérées; qu'ils se reportent à la belle notice biographique écrite par Gaston Paris en 1895 et surtout qu'ils méditent les dernières pages, celles où Paris défend son ami contre ceux qui, dans ce temps déjà, l'accusaient d'avoir vieilli. Aujourd'hui ce sont des hommes nouveaux, et avec de nouveaux arguments, qui veulent dé-

montrer qu'il a vieilli, et quant à ses détracteurs d'autrefois, il n'y a pas quinze ans, et ils sont oubliés.

Sa poésie, si délicieusement française, était appréciée à l'étranger, et quand le prix Nobel de littérature fut décerné pour la première fois, ce fut lui qui fut choisi comme lauréat. Les reporters affluèrent ; la valeur du prix, et peut-être sa valeur pécuniaire plus que sa valeur morale, avait attiré l'attention publique, et avait fait pénétrer sa gloire dans des couches profondes que sa poésie n'avait pas remuées. L'Europe croit que l'admiration du dollar n'est qu'une religion américaine, mais l'Europe se flatte.

On sait quel usage généreux il fit de son prix. Toute aubaine inattendue lui paraissait imméritée, et il aurait rougi d'en rien garder.

La vieillesse était venue ; quand il était jeune et qu'il souffrait, il l'avait presque désirée :

Viennent les ans ! J'aspire à cet âge sauveur
Où mon sang coulera plus sage dans mes veines ;
Où, les plaisirs pour moi n'ayant plus de saveur,
Je vivrai doucement avec mes vieilles peines.
Puissé-je ainsi m'asseoir au faite de mes jours,
Et contempler la vie, exempt enfin d'épreuves,
Comme du haut des monts on voit les grands détours
Et les plis tourmentés des routes et des fleuves.

De tous les vœux qu'il formulait alors, un seul fut exaucé :

Que je m'en donnerai de tendresse à mon aise !

Ce que fut pour lui cette vieillesse qu'il avait tant souhaitée, vous le savez. De continuelles tortures, l'impuissance physique, et, surgissant au-dessus de tant de ruines, son intelligence intacte et lucide, et son âme inébranlée. Ce supplice, heureusement adouci par de discrets dévouements, dura dix ans, sans abattre son énergie. C'est au travail qu'il demandait l'oubli de ses souffrances. C'est à cette époque qu'il lisait avec acharnement la Somme de saint Thomas d'Aquin, lecture qui lui inspirait cette réflexion : « Que tout cela est compliqué ! Comment cela a-t-il pu sortir de l'Évangile, qui est si simple ! »

Cet oubli, il le cherchait aussi dans l'amitié. Pour ses amis, il essayait de redevenir l'homme d'autrefois. Ses traits semblaient vicillis, quand le doux éclair de ses yeux ne leur rendait pas pour un instant leur jeunesse ; mais il s'efforçait de donner à ceux qui l'aimaient l'illusion de la gaieté. Il craignait que la souffrance ne fût une laideur, et pour leur en épargner le spectacle, il demandait à la morphine la force de sourire encore.

Je ne voudrais pas dire cependant qu'il souhaitât la fin ; il ne faisait que s'y résigner. Il n'avait pas assez d'espérance, et il ne pouvait pas envisager le néant avec sérénité, parce que, malgré le philosophe, l'imagination du poète le peuplait ; de sorte que ce néant, ce n'était pas le sommeil, c'était seulement la nuit.

La mort vint cependant, et, avec elle, la délivrance. Il l'attendait ; il ne l'avait pas regardée sans angoisse, parce que son âme était tourmentée par l'incertitude, mais il l'avait regardée en face.

RÉPONSE
DE
M. FRÉDÉRIC MASSON
DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
AU DISCOURS
DE
M. HENRI POINCARÉ

Prononcé dans la séance du 28 janvier 1909.

MONSIEUR,

Lorsque vous avez sollicité d'être admis dans notre Compagnie, vous faisiez déjà partie de trente-cinq Académies. Elles vous avaient spontanément recherché ou elles vous avaient accueilli avec un empressement marqué. Où que vous alliez dans le monde, vous êtes assuré de trouver des confrères qui s'honorent d'autant plus de célébrer votre venue qu'il en reçoivent l'apparence d'avoir compris vos travaux. En France, vous êtes « le Maître » pour

quiconque participe aux études mathématiques; vous présentez dans notre pays l'unique exemple d'une supériorité unanimement reconnue, et votre réputation, formée dès vos débuts par vos camarades de l'École polytechnique, soutenue par vos collègues de la Sorbonne, répandue par vos confrères de l'Académie des Sciences, proclamée plébiscitairement par les savants de l'Europe entière, s'est établie comme un axiome; — celui-là, Monsieur, vous ne le contesterez pas.

Ainsi porté par les suffrages de tous ceux qui étaient dignes de vous entendre, vous vous êtes présenté à nous. L'Académie n'a sur une œuvre telle que la vôtre aucune juridiction; mais, par une tradition plus que trois fois séculaire, à chaque fois que, dans l'Académie des Sciences, sa sœur cadette et son émule, elle a vu s'élever un homme d'un mérite exceptionnel, qui fût en quelque sorte désigné par le suffrage de ses pairs, elle a désiré se l'adjoindre, non seulement parce qu'elle tient à honneur de rester ouverte à toutes les illustrations nationales, mais parce qu'il lui importe de s'assurer l'active collaboration de savants prêts à l'éclairer sur la signification et l'usage des mots que les sciences naturelles, physiques et mathématiques fournissent à la langue. L'évolution que cette langue subit depuis trois quarts de siècle pour acquérir des mots correspondant à des connaissances nouvelles lui rend l'accession d'hommes de science plus désirable qu'elle ne fut jamais.

Toujours pourtant ils y figurèrent en nombre respectable. Vous en avez cité trois : vous eussiez pu être plus généreux envers vos devanciers. Même en négligeant Bureau

de la Chambre et l'abbé Galloys, vous eussiez pu remonter à Fontenelle et, entre des hommes tels que Terrasson, Mairan, Maupertuis, Buffon, d'Alembert, La Condamine, Condorcet, Bailly, Vicq d'Azir, distinguer ceux dont vous vous recommandez comme d'ancêtres. N'y a-t-il vraiment que d'Alembert? De même, parmi les membres de l'Académie renouvelée, vous avez nommé seulement Bertrand et Pasteur : Laplace, Cuvier, Fourier, Flourens, Biot, Claude Bernard, Jean-Baptiste Dumas, ne paraissaient pas moins dignes de louange et vous m'avez laissé — ce dont je vous remercie — le très grand honneur de commémorer le dernier parti, celui dont vous occuperez parmi nous la place, sinon le fauteuil, et auquel vous succédez en réalité : Marcelin Berthelot.

Sa dépouille mortelle a reçu les honneurs réservés aux grands hommes ; sa statue va s'ériger, son œuvre demeure. Elle a enrichi les nations et amélioré les conditions de la vie humaine. Elle fut bienfaisante et désintéressée ; et l'homme fut égal à son œuvre. Certes, je ne prétends pas refaire un portrait qui, dans notre dernière séance, a été si magistralement tracé ; mais ce serait manquer à la respectueuse admiration que nous avons vouée à Marcelin Berthelot si, aujourd'hui, en ce lieu, parlant à vous, je n'évoquais par son nom, si je ne l'inscrivais au rang des plus illustres dont se glorifie notre Compagnie.

Naturalistes, physiciens, chimistes, astronomes, mathématiciens s'y sont ainsi succédé sans qu'on tînt compte des matières spéciales qu'ils avaient étudiées. Ils représentaient les sciences, donc la Science. C'est cette lignée que vous continuerez ; c'est elle que vous êtes appelé à

perpétuer; mais, si les travaux de vos devanciers ont été, dans une mesure au moins, accessibles à notre admiration; si nous sommes certains des progrès que plusieurs d'entre eux ont fait réaliser à l'humanité dans l'art de vivre, si l'effort littéraire auquel d'autres se sont livrés ont rendu leurs découvertes spéculatives sensibles même à ces « gens du monde » pour qui vous avez peu d'indulgence, je me trouve — et je l'avoue franchement — singulièrement embarrassé à votre égard.

Dans un de vos livres récents, vous vous êtes demandé avec un étonnement que vous ne dissimulez point : « Comment se fait-il qu'il y ait des gens qui ne comprennent pas les mathématiques? » Or, c'est à moi, qui suis dans ce cas très fâcheux, et le seul sans doute de mes confrères, que nos règlements assignent le devoir et l'honneur de vous souhaiter la bienvenue.

Certes mon infirmité me peine, mais, à des degrés différents, presque tous mes semblables en paraissent affligés, et vous reconnaissez vous-même qu'au-dessus d'un certain niveau il doit en être ainsi. Qu'un jeune homme reste rebelle aux démonstrations prévues par les programmes de l'Enseignement secondaire, cela vous paraît « surprenant »; s'il s'agit de l'Enseignement supérieur, vous trouvez des excuses et, quant aux hautes spéculations, comme vous n'y êtes suivi que par trois ou quatre de vos émules, — faut-il dire quatre? — vous témoignez qu'il faut être indulgent au restant de l'humanité. Cette faiblesse qui ne devrait point atteindre « les esprits bien faits » a donc ses degrés et en quelque façon sa hiérarchie : d'étage en étage, on s'élève vers des régions qui sont de

moins en moins abordables; sur les pentes de la montagne, les ascensionnistes s'espacent, las et découragés; certains, dont je suis, sont restés en bas; ils ne vous suivent même plus des yeux dans votre course olympique, mais ils ne vous acclament pas moins avec une enthousiaste admiration, lorsque parvenu, par l'effort de votre génie, au sommet du pic qu'on déclarait inaccessible, vous y gravez un nom français.

L'Académie vous a prouvé par ses suffrages l'estime où elle vous tient; aussi bien, pour plaider votre cause un de ses membres s'était présenté qu'entoure la respectueuse déférence de ses confrères et qui, à la compétence scientifique, joint une lucidité d'exposition et une justesse d'expression qui font de lui un des orateurs les plus remarquables de notre temps. Puis-je faire mieux qu'enregistrer ses paroles : « M. Poincaré, a-t-il dit, est un esprit très vaste... Il est tout à fait remarquable par la diversité et la profondeur de ses connaissances. Il est non seulement géomètre, mais physicien et astronome, non à la manière des savants qui se livrent à des observations et à des expériences, mais, par l'application qu'il a faite à ces sciences des méthodes analytiques; en d'autres termes, il a cultivé et poussé fort loin la physique mathématique et la mécanique céleste.

« Comme géomètre, ses travaux ayant trait à la théorie des nombres, au calcul intégral, à la théorie générale des fonctions se trouvent répandus dans plus de cent cinquante notes publiées aux Comptes rendus de l'Académie des Sciences et dans au moins autant d'articles ou de mémoires insérés dans les journaux mathématiques de France et de l'Étranger.

« Professeur de physique mathématique à l'Université de Paris, il a publié quatorze volumes de leçons sur la lumière, l'électricité, la thermodynamique, la propagation de la chaleur, insistant surtout sur les rapports de la lumière et de l'électricité et vulgarisant en France, en les perfectionnant, les théories de l'Anglais Maxwell, expérimentées peu après et mises hors de doute par le grand physicien allemand Hertz. Par là, il n'est point demeuré étranger à la découverte de la télégraphie sans fil, application des ondes hertziennes. »

Dans la partie astronomique, a ajouté notre éminent confrère, M. Poincaré a montré beaucoup d'originalité; ainsi, ses études sur la forme que va prendre une masse fluide en rotation et soumise à la pesanteur universelle l'ont amené à des théories très intéressantes sur la disjonction de la Terre et de la Lune et sur la formation des diverses étoiles variables; ses travaux sur la stabilité du système solaire l'ont conduit, par la revision des calculs de Laplace et par une approximation poussée plus loin, à la preuve que la théorie, telle qu'elle fut formulée dès 1784, est absolument justifiée. Les trois volumes qu'il a publiés sur les nouvelles méthodes de la mécanique céleste font autorité parmi les astronomes.

Voilà bien des titres. Géomètre, physicien, astronome, vous étiez déjà, comme on nous le disait, « une des personnalités les plus qualifiées de l'Académie des Sciences pour entrer à l'Académie française »; mais, de plus, vous êtes philosophe; vous l'êtes par le tour habituel de votre esprit et par la direction donnée à vos travaux scientifiques; vous l'êtes par l'étude directe à laquelle vous vous êtes

livré des grandes questions qui font l'objet de la philosophie : les notions d'espace, de nombre, de continuité, le rôle de l'hypothèse et sa nécessité pour le progrès de la science.

Les deux volumes où vous avez réuni certaines préfaces de vos livres scientifiques et divers articles publiés dans des revues, ont attiré un public peu sollicité d'ordinaire par de tels ouvrages : alors qu'ils ne semblaient accessibles qu'à des hommes ayant reçu une instruction spéciale et ayant, par un exercice journalier, contracté des habitudes d'esprit auxquelles se dérobaient les générations autrement cultivées, ils ont emporté un succès qu'on eût cru réservé aux romans scandaleux. Puisqu'il se trouve, pour prendre intérêt à des problèmes tels que vous les débattiez en les illustrant d'exemples et de raisonnements mathématiques, un tel auditoire, il faut croire qu'une évolution intellectuelle, et peut être sociale, s'est accomplie, à laquelle vous auriez singulièrement contribué. Par les seize mille exemplaires vendus de *La Science et l'Hypothèse*, vous avez atteint un personnel au moins décuple, et, à présent, par votre collaboration à certains journaux, vous vous proposez sans doute d'initier aux mystères de la haute philosophie scientifique la nation entière. Cela est un grand dessein.

Qu'ajouterait mon incompetence? Pour me prouver que je suis moins capable de vous entendre que les huit cent mille lecteurs que vous improvisez vos élèves, tenterai-je de lire tout ce que vous avez écrit? Hélas! la bibliographie que de diligents disciples ont établie de vos œuvres est là pour me prouver mon impuissance.

Les titres mêmes ne me disent rien que je comprenne et j'y suis submergé. En 1886, lorsque vous vous présentâtes à l'Académie des Sciences, cette bibliographie allait à cent trois numéros; depuis vingt-deux ans, elle a crû de près d'un millier. On ne sait plus. — Le savez-vous vous-même? Dans trente recueils français, suédois, anglais, allemands, américains, vous avez répandu des notes, des mémoires et des articles; chez un éditeur, trois volumes, chez un autre cinq, chez un troisième vingt — et, comme Ruy Gomez : *j'en passe*. Votre production a été colossale et, de la façon dont régulièrement elle s'accroît, l'on dirait que c'est sans effort; — ce n'est point dire sans travail.

Ce travail a fait votre vie : elle y tient toute. Lorsque, de cette place, M. Villemain en 1827, M. Guizot en 1857 accueillait vos illustres devanciers Fourier et Biot, ils avaient à retracer leurs existences pleines d'incidents, de traverses et de périls, à évoquer l'expédition d'Égypte à laquelle tous deux avaient pris part, et leur carrière s'illuminait de l'éblouissante lumière qu'avait dispensée aux hommes de son temps l'Homme des Ages. Vous, Monsieur, votre vie n'a point connu d'autre gloire que la vôtre; le cours de vos ans s'est développé sans secousses et sans participation dont je veuille parler à la politique; vous n'avez point eu jusqu'ici d'autre histoire que votre bibliographie. Vous êtes né, vous avez vécu, vous vivrez, vous mourrez mathématicien; la fonction vitale de votre cerveau est d'inventer et de résoudre des cas en mathématiques; tout chez vous s'y rapporte. Lors même que vous paraissez délaisser les mathématiques pour la métaphysique, elles vous fournissent les exemples, les raisonne-

ments, parfois les paradoxes. Elles sont en vous, elles vous possèdent, vous accaparent et vous obsèdent ; dans le repos, votre cerveau poursuit mécaniquement son travail, sans que vous ayez à en prendre conscience ; le fruit se forme, grossit, mûrit, se détache et vous nous avez dit votre étonnement à le trouver sous votre main si parfaitement à point. Vous réalisez un exemplaire admirable du type mathématicien. Depuis Archimède, il est classique, mais légendaire. Rarement historien aura trouvé une aussi propice occasion d'en noter sur le vif les caractères externes, et, à défaut de rendre compte de vos œuvres, n'est-ce point le cas de rechercher comme se manifeste le génie mathématique, s'il résulte de l'atavisme, s'il est le produit d'une culture spéciale, à quel moment et dans quelles conditions il se fait jour, à quelle époque de la vie il est le plus actif et le plus éclatant.

Ne m'en veuillez pas si je me suis enquis de vous près de vos proches, de vos camarades et de vos disciples ; si, ayant obtenu d'eux tous des confidences qui témoignent de quelle tendresse, de quel intérêt et de quelle admiration vous êtes entouré, je m'efforce de les rendre dans leur sincérité et de tracer de vous un portrait qui, en l'absence d'une biographie exacte, aura du moins l'avantage de la priorité. L'histoire, par d'autres voies et pour d'autres buts, tend comme la science à la vérité. Nourrie elle aussi d'hypothèses, dès qu'elle essaie de pénétrer l'intime des êtres, elle doit, lorsqu'elle rencontre un homme tel que vous qui lui appartient et lorsqu'elle peut l'étudier vivant et sur nature, le regarder sans complaisance, tracer d'après lui le croquis le plus serré, ne serait-ce que pour fournir

des matériaux au peintre qui tracera le portrait définitif.

Vous êtes né, il n'y a guère plus d'un demi-siècle, dans cette chère et glorieuse Lorraine qui a fourni à notre Compagnie tant d'hommes remarquables en des genres si divers : au lendemain des jours où elle fut cruellement éprouvée par la mort de Theuriet, de Gebhart et du cardinal Mathieu, vous arrivez attestant par l'exercice d'un génie différent l'inépuisable fécondité de votre terre natale.

Vous sortez d'une race ancienne longtemps établie à Neufchâteau et depuis un siècle à Nancy. De votre nom — Pontcaré, plutôt que Poincaré, car, avez-vous dit, on imagine un pont carré, mais non un point — il y eut des magistrats, des savants, des avocats, des soldats, comme ce commandant Poincaré, votre grand-oncle, dont M. Chuquet a narré les tendresses maritales et la lugubre aventure, comme cet autre Poincaré, aussi commandant, mort en l'an IX au service de la République, dont le Premier Consul recommandait lui-même au ministre de la Guerre, pour une place dans ses bureaux, le fils, brigadier au 7^e hussards, « ayant perdu une jambe et une cuisse dans une des dernières batailles qui ont illustré la dernière campagne du Rhin ».

Votre grand-père était pharmacien ; c'est à Nancy, dans sa maison, en face du Palais ducal, que vous êtes venu au monde ; et cette maison, solide, massive et sans ornement, est accostée d'un portail presque monumental dont les montants à bossages vermiculés supportent un fronton entrecoupé où brûle un pot de feu. D'aucuns y trouveraient un présage : le portail est la poésie ; la maison est la prose ; elle donne une impression de simplicité bourgeoise

et de vie assise qui non plus n'est pas négligeable. Votre père, médecin, fut un savant consciencieux, un praticien distingué, et la Faculté de Nancy où il fit toute sa carrière le considérait comme un maître dont elle était justement fière, en même temps que la population laborieuse saluait en lui son bienfaiteur. Il fut de ces hommes qui s'étant, par une noble curiosité, voués à l'art le plus passionnant et le moins sûr, l'exercent avec un désintéressement admirable et se trouvent assez récompensés s'ils ont eu le bonheur de sauver des vies humaines. Pour l'honneur de notre nation, ils sont beaucoup de cette espèce en France, mais bien peu ont su, comme le docteur Poincaré, suffire à une profession aussi absorbante, au travail du laboratoire, à l'assiduité de l'enseignement, sans priver leur curiosité de voyages éperdus à travers l'Europe.

Votre mère était de ces femmes alertes, vives, constamment remuantes et toujours occupées, dont l'esprit d'ordre, d'organisation et de commandement régit la maisonnée. Elle aussi était Lorraine, d'une vieille famille meusienne, aux goûts terriens, attachée et rivée au sol; les garçons, si brillamment qu'ils eussent débuté dans une carrière, n'avaient point de cesse qu'ils ne fussent revenus au bercail pour y vivre, chassant sur leurs terres ou en surveillant la culture; deux de vos grands-oncles joignaient à ces goûts ruraux celui de la géométrie; ils en faisaient leurs délices et s'extasiaient au tableau noir. Votre mère n'y perdait point son temps, ayant assez à faire de suffire à toutes les besognes qui sont les devoirs et qui, comprises ainsi, deviennent des joies. Ah! quelles admirables

productrices d'énergie vitale ces femmes de France, droites et sagaces, économes et avisées, souveraines en leur royaume et dédaigneuses d'autres conquêtes, par qui se reforme constamment la richesse nationale et se transmet aux descendants le sens de la patrie. Mais de nos Lorraines, celles d'au delà toutes pareilles, Dieu merci, à celles d'en deçà, un de nos confrères qui les connaît de race vient de parler avec tant de charme attendri et de pieuse sérénité, que je ne saurais m'y hasarder après lui.

Dans la maison familiale vous trouviez un oncle tout frais sorti de l'École polytechnique — et dans les Ponts ! De quel prestige ils sont entourés ces jeunes hommes qui, par un effort quelquefois excessif de leur cerveau, arrivent entre les meilleurs de leur génération à se classer les premiers et de combien de vocations décevantes leur exemple fut l'occasion ! Mais, chez vous, Monsieur, la vocation n'avait que faire de l'exemple : vous étiez prédestiné aux mathématiques. L'aptitude, dans votre famille paternelle et maternelle, s'en transmet en ligne collatérale comme le trône dans la maison d'Osman, et, doublement héritier des dons avunculaires, vous auriez, me dit-on, désigné un de vos neveux pour cette précieuse succession.

Vous n'avez guère attendu pour révéler votre vocation et l'on vous citera justement comme le plus précoce des enfants prodiges. Vous aviez neuf mois, lorsque, pour la première fois, la nuit venant, vos yeux se portèrent sur le ciel. Vous y avez vu s'allumer une étoile. A votre mère, qui était aussi votre nourrice, vous avez montré avec obstination ce point qui brillait. Vous en avez découvert

un deuxième, et ce fut le même étonnement et ce cri de votre raison : *Enco lo là-bas!* Au troisième, au quatrième, pareil cri de joie et pareil enthousiasme; il fallut vous coucher, tant vous vous excitiez à chercher des étoiles. Ce soir-là, vous aviez pris votre premier contact avec l'infini et vous aviez inauguré vos cours d'astronomie : on ne saurait professer plus jeune.

On m'a dit que vous aviez été un enfant tendre, éveillé, charmant et un enfant choyé et adoré; une terrible maladie que vous fîtes à l'âge de cinq ans et qui donna à craindre que jamais plus vous ne pussiez parler, vous laissa, en même temps que plus doux, craintif et un peu gauche, en sorte que vous redoutiez les jeux bruyants des garçons et que vous vous plaisiez de préférence dans la société de votre petite sœur. Je n'imagine point que les sports violents aient dû jamais vous tenter, ni que vous y fussiez devenu habile. Néanmoins, vous donnâtes des chasses à la très grosse bête. Dès que vous aviez su lire, votre curiosité s'était éveillée à ces livres de vulgarisation scientifique qui, dans l'éducation réaliste, ont remplacé les contes de fées. Vous y aviez pris un plaisir extrême et vous trouviez une grandiose horreur à assister aux bouleversements cosmiques et à combattre les animaux antédiluviens. Jadis, on courait sur les traces des Princes charmants pour éveiller les Belles au Bois-Dormant. A présent, l'enfance ne doit plus connaître ces personnages falots; elle doit se contenter de ceux dont on a découvert les squelettes. Laissez-moi vous le demander : des êtres qui ont effectivement vécu et dont nous ne savons ni ne saurons jamais rien sinon qu'ils vécurent, et des êtres qui n'ont

vécu que dans les rêves de l'humanité, mais que celle-ci, au cours des âges, a gratifiés de tant de beauté, d'agrément et de poésie, lesquels sont les plus réels, lesquels apportent le plus de lumière, de consolation et de joie? — Mais vous n'étiez point pour vous asseoir au fauteuil de Charles Perrault.

Ce fut à la maison paternelle que vous reçûtes d'un instituteur émérite, l'ami de votre famille, une première teinture des choses; il ne vous demandait point des devoirs écrits; il conversait avec vous, vous parlant de tout pêle-mêle; cet enseignement encyclopédique était si bien approprié à votre nature que, à votre entrée au collège, vous prîtes d'emblée la première place; mais ce jeu serait dangereux avec des enfants différemment doués. Vous, votre mémoire était et elle est encore auditive plus que visuelle. Les mots prononcés s'y gravent. Au retour d'un voyage, si long soit-il, vous dites les noms de toutes les stations traversées, — pourvu qu'on les ait criés devant votre wagon. Il y a mieux; un signe se présente à votre souvenir comme un son. Le soir vous pouvez réciter les numéros de tous les fiacres que vous avez croisés dans la journée, mais vous entendez, vous ne voyez pas les chiffres. Ce n'est pas là une des moindres originalités de votre cerveau et, pour que je m'enhardisse à la noter, il ne faut rien moins que le témoignage concordant de ceux qui vous connaissent le plus intimement.

Au lycée de Nancy, vous étiez supérieur à vos condisciples dans toutes les facultés et vous paraissiez si bien doué pour les Lettres, qu'un de vos professeurs, qui est un de nos meilleurs historiens, eût souhaité vous attirer

vers nos études ; mais lorsque, en quatrième, vous ouvrites un traité de géométrie, c'en fut fait. Votre maître émerveillé courut chez votre mère et lui dit : « Madame, votre fils sera mathématicien. » Elle ne fut point très effrayée.

Les mathématiques, dès que vous en eûtes fait la connaissance, vous prirent et vous tinrent. Elles sont des maîtresses tenaces et qui ont ceci de particulier qu'elles impriment à leurs amants des allures sensiblement pareilles : Le mathématicien est un marcheur. La marche semble lui être nécessaire pour activer sa pensée et, dans son ambulation, certains gestes machinaux, par lesquels il occupe ses doigts, paraissent les indispensables auxiliaires d'un travail intellectuel qui le rend indifférent et même étranger au monde extérieur. Un jour, à la promenade, vous vous aperçûtes soudain que vous portiez à la main une cage en osier. Vous fûtes prodigieusement surpris. Où, quand, comment, votre main avait-elle cueilli cette cage qui était neuve et heureusement vide ? Vous n'en aviez aucunement conscience et, retournant sur vos pas, vous allâtes jusqu'à ce que vous eussiez retrouvé sur un trottoir l'étalage du vannier que vous aviez innocemment dépouillé. De telles distractions vous sont familières ; elles deviendront, si elles ne le sont déjà, célèbres autant que celles qu'on attribue à Lagrange, à Kant, à Ampère. Il est pire compagnie.

Vous étiez pourtant, à vos heures, un enfant aimant la joie et disposé à se divertir, mais c'était à des jeux que vous inventiez. Vous jouiez au chemin de fer ou à la diligence, la carte ou l'indicateur à portée et vous appreniez ainsi la géographie. Vous mettiez l'histoire en drames ou

en comédies : à treize ans vous avez rimé une tragédie en cinq actes et vous ne seriez point Lorrain si l'héroïne n'en eût été Jeanne d'Arc. Les charades même eurent pour vous des attrait. Ne sont-ce pas des problèmes?

La guerre interrompit ces jeux. Vous aviez seize ans ; votre âge ni votre santé ne vous permettaient de vous mêler aux combattants, mais vous avez cherché à vous rendre utile ; chaque jour, vous accompagniez votre père à l'ambulance et vous lui serviez de secrétaire ; vous vous attachiez à savoir les nouvelles avec une telle ardeur que, pour les lire dans les seuls journaux que vous pussiez vous procurer, vous apprîtes l'allemand. La guerre a dû vous mûrir ; elle a certainement tracé sur vous ; elle n'a point tranché dans votre vie. Aux hommes des générations précédant la vôtre, elle a imposé par un retour sur eux-mêmes une conversion définitive. Vous avez lu les vers que Sully Prudhomme a intitulés : *Repentir*. Il y a confessé l'erreur où l'avait conduit la générosité de son cœur et où l'avaient entretenu les fallacieux discours des rhéteurs ; pour des desseins minables ou honteux, ceux-ci s'efforcent à bercer de mots sonores la mollesse d'un peuple qui s'éveille roulant à l'abîme, s'écrie alors qu'il fut trahi, mais ne sait point distinguer quels furent les traîtres. Ainsi Sully Prudhomme avait détesté la guerre et quelque peu dédaigné les soldats. Il apprit par sa propre expérience que n'est point soldat qui veut, qu'autre chose est tenir des discours philosophiques et asservir journallement son être, physique et moral, aux insipides corvées et à la totale oblation ; il apprit — et cette leçon coûta cher — que pour posséder le droit de

penser, il faut avoir conquis le droit de vivre ; que c'est une niaiserie qui ferait rire si elle ne préparait tant de désespoirs, de professer l'humanitarisme dans une Europe tout en armes ; et que, pour inélégante que la solution paraisse, il n'en est qu'une, dès qu'un peuple entend maintenir sa nationalité, garder son indépendance, continuer sa race, posséder sa terre, parler sa langue, c'est qu'il se rende assez fort pour les défendre.

Vous avez vécu la vie, Monsieur, sous le joug de l'étranger victorieux. C'est dans une ville occupée par l'ennemi que vous avez repris et poursuivi vos études. Vous y avez obtenu tous les succès, mais, ce qui pour vous en a doublé la joie, leur proclamation publique a coïncidé avec l'évacuation de Nancy ; comme l'a raconté notre cher et regretté confrère Émile Gebhart, ce fut dans une salle qu'emplissait l'allégresse de la délivrance que vous reçûtes vos dernières couronnes scolaires. Vous étiez le lauréat champion, natif du lieu et dix fois nommé. Vous l'emportiez en mathématiques sur tous vos concurrents de Paris et des départements ; il ne tenait qu'à vous d'entrer, le deuxième de la promotion, à l'École forestière, autre gloire de Nancy ; vous résistâtes, n'ayant voulu qu'y mettre une carte de visite : vous vous méfiez des fallacieuses dryades qui se plaisent à égarer les gens distraits.

L'année suivante, vous vous présentiez en même temps à l'École polytechnique et à l'École normale : ici vous fûtes reçu le cinquième, là le premier. Pour laquelle des deux grandes écoles opteriez-vous ? Ce qui vous détermina, plus même que les souvenirs familiaux, que la tentation de l'uniforme et l'éclat des galons de sergent-major, ne fut-ce

pas, dites, la voix gémissante de la patrie mutilée qu'on entendait alors et qu'on écoutait? Vous n'êtes pourtant pas allé jusqu'à suivre la carrière militaire. Votre vocation scientifique s'était affirmée à l'École d'une si brillante façon que l'on en pouvait attendre une autre forme de gloire; votre séjour et votre *majorat* sont légendaires et les promotions s'en transmettent pieusement les histoires. On raconte que vous avez suivi vos cours, au moins de mathématiques, sans prendre une note, sans regarder, ni même recueillir les feuilles autographiées qui reproduisent l'exposé du professeur. Votre méthode consistait à classer les résultats établis, à en étudier l'enchaînement, sans vous préoccuper autrement des démonstrations, sûr que vous étiez d'en trouver d'autres, si vous aviez oublié celles qu'on enseignait : lors de votre examen d'entrée, à la planche même, n'aviez-vous pas imaginé une solution inédite au problème qui vous était posé? Pour travailler, vous ne restiez pas dans le casernement, vous promeniez votre cerveau par les corridors et, au lieu d'une plume, d'un crayon ou d'un bâton de craie, votre main pétrissait un trousseau de clefs — vos forceps à idées.

La supériorité que vous aviez prise en mathématiques était telle que, malgré votre inaptitude à toute pratique : manipulations, dessin linéaire, dessin d'imitation, vous fûtes, à l'examen de sortie, classé le second et vous entrâtes à l'École des mines. Vous deviez y trouver des agréments de plus d'un genre. D'abord, au Quartier latin, vous fîtes ménage avec un de vos cousins qui préparait sa licence ès lettres et sa licence en droit : destiné dans des carrières différentes de la vôtre à conquérir un rang

distingué, également remarqué pour la lucidité de son esprit et pour l'élégance de sa parole, doué d'une activité de travail et d'un sens pratique qui lui permettent de rechercher et de proposer des solutions opportunes aux questions les plus diverses, ouvrant des vues sur quantité de sujets, écrivant avec le même agrément qu'il parle, sympathique, séduisant et plein de ressources, il fut pour vos communs loisirs l'interlocuteur rêvé. Avec lui, dans la pratique du Péripatétisme — qui fut peut-être moins une école philosophique qu'un état physique d'être philosophe et mathématicien — vous menâtes des randonnées studieuses où vous discutiez de théories philosophiques associées déjà indissolublement dans votre esprit, comme dans celui des antiques, aux théories mathématiques.

Puis, ayant hérité de votre père un goût passionné pour les voyages, vos missions d'élève ingénieur en Autriche et en Suède vous parurent un temps béni. Ce n'est point que, connaissant vos distractions, votre mère vous vit partir sans inquiétude. Pour vous rappeler que vous aviez un portefeuille et, s'il tombait, pour qu'il éveillât votre attention, elle y avait cousu des petits grelots. Cela réussit à souhait, et, au retour, outre le portefeuille, vous rapportiez dans votre valise un drap de lit autrichien que, un matin, croyant prendre votre chemise, vous aviez soigneusement plié et enfermé. Ce sont les joies de l'arrivée. Vous n'en êtes pas moins un excellent voyageur qui voit tout ce qui mérite d'être vu et qui retient jusqu'aux plus insignifiants détails. Lorsque par la suite vous avez parcouru l'Europe entière, partie de l'Afrique

et des Amériques, vos compagnons ont remarqué comme vous étiez à la fois renseigné sur tout ce qui était de l'histoire et de la statistique et, curieux des mœurs, des habitudes et des êtres. Ils assistaient pourtant à des promenades où vous sembliez occupé de tout autre chose, et que vous n'interrompiez que pour tracer rapidement des signes sur des papiers. Par une surprenante faculté de dédoublement, en même temps que vous agitez de hautes spéculations mathématiques, vous êtes apte à recevoir des impressions extérieures qui pénètrent et s'incrument dans votre mémoire; seulement votre esprit, qui suffit à ces deux opérations, paraît renoncer à s'exercer encore sur le matériel de la vie.

Lorsque vous fûtes nommé ingénieur des Mines à Vesoul, vous ne manquâtes point de remplir vos fonctions avec zèle et assiduité; une explosion de grisou ayant fait seize victimes, vous ne regardâtes pas au danger et vous descendîtes dans la mine; on annonça même que vous y aviez péri; mais l'Administration n'était pas votre affaire: vous retournâtes, et tout le monde s'en trouva bien, à votre objet, la science pure. Docteur en 1879, vous fûtes, la même année, mis en service détaché et chargé de cours à la Faculté des Sciences de Caen.

En 1880, l'Académie des Sciences avait mis au concours, comme sujet du grand prix de Mathématiques, la théorie des équations différentielles. Lorsque l'illustre M. Hermite présenta son rapport, il mentionna un mémoire portant pour devise: *Non inultus premor*, dont il invita l'auteur anonyme à persévérer dans une voie qui paraissait féconde. La devise était celle de Nancy; l'auteur,

c'était vous; mais votre mémoire n'était qu'une ébauche; vous pressentiez seulement à ce moment les résultats que vous alliez tantôt obtenir et qui, au mois de février 1881, éclatèrent — c'est le seul mot exact, dit un de vos admirateurs, — dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences. De semaine en semaine, avec les notes qui se succédaient votre découverte prenait plus de précision et d'ampleur et cela dura près de deux années. Ce que vous apportiez « c'était le couronnement de l'œuvre de Cauchy et de Riemann, c'était la représentation des coordonnées de toute courbe algébrique par des fonctions uniformes, l'intégration des équations différentielles linéaires à coefficients algébriques, c'était une perspective nouvelle et immense ouverte en analyse ».

Cette découverte a constitué pour la science française une victoire véritable. Depuis quelques années, les géomètres allemands tournaient autour de la maison sans en trouver la porte. Vous l'aviez déterminée et au même moment ouverte. C'est un « rapt », a-t-on dit, que vous avez fait à l'Allemagne et le commentaire qu'on donne à ce mot explique votre rôle et en caractérise l'importance.

Les mathématiciens d'outre-Rhin, élevés et grands dans l'habituelle société de maîtres souvent éminents, développent leur culture par la communauté des conversations et des réflexions et s'efforcent solidairement, sous l'œil bienveillant du professeur dont ils forment en quelque façon la famille; de là, le nombre et la qualité des géomètres du deuxième et du troisième ordre; mais, pour ceux du premier, le séminaire ne sert de rien : les hommes de génie, en mathématiques comme ailleurs, se

forment seuls; c'est ainsi que vous ne procédiez de personne, que vous n'apparteniez à aucune école — et vous n'aviez pas trente ans.

Cela, paraît-il, n'est point pour étonner. Au don natif, la jeunesse semble ajouter une faculté de vigoureuse abstraction, un pouvoir de creuser la pensée qui diminue plutôt avec l'âge. Tous les grands géomètres ont été précoces : Gauss, Abel, Jacobi, Cauchy, Riemann avaient accompli la partie maîtresse de leur œuvre ou fait connaître leurs idées fondamentales avant qu'ils eussent trente ans. Vous étiez dans la bonne moyenne : vous en aviez vingt-sept.

De là, je n'ai point à vous suivre dans la carrière que vous avez parcourue; professeur à l'Université de Paris et à l'École polytechnique, vous avez donné à vos leçons un éclat incomparable et si, parmi vos auditeurs, beaucoup ne parvenaient point à vous suivre, tous s'accordaient à proclamer votre étonnante supériorité; vous avez été, à trente-deux ans, élu par l'Académie des Sciences; vous avez été agrégé à la plupart des Sociétés scientifiques des deux mondes; vous avez reçu tous les honneurs que pouvait souhaiter votre légitime ambition. Votre nom, sortant du cercle restreint où l'on peut apprécier vos travaux, est devenu illustre devant la nation qui s'en glorifie — et cette illustration, vous ne la devez qu'à vous, vous ne relevez de personne, vous n'avez suivi aucun maître, vous n'êtes d'aucune école, vous êtes vous — et c'est assez.

Pareillement, lorsque vous entreprenez la critique de la Science même, vous en faites votre personnelle affaire, et, sans adopter aucune tradition, sans vous plier à aucune formule, vous marchez dans votre indépendance et parce

qu'il plaît ainsi à votre esprit. Vous le laissez même courir, et si vite, et par de tels bonds, qu'il faut pour le suivre combler les vides et remplir les intervalles; mais vous êtes ainsi. Original en mathématiques, vous le restez en cette branche de la philosophie; vous y appliquez, en même temps, un goût développé pour la psychologie, une aptitude rare à observer sur vous-même les phénomènes physiologiques, et cette habitude du travail mathématique qui organise la précision et, en décuplant la subtilité, relie les arguments par des chaînes qui semblent imbrisables. N'étant arrêté par rien que vous acceptiez de confiance et *a priori*, vous élevez votre doute en face de cette science officielle et vous en sondez le néant. Ainsi votre œuvre est double : par les mathématiques, vous dressez à la vérité scientifique un temple accessible seulement à quelques rares initiés, et, par vos engins philosophiques, vous faites sauter les chapelles autour desquelles s'attroupent, pour célébrer les mystères d'une prétendue religion de la science, des foules rationalistes et libérées qui, par un certificat d'études primaires, ont acquis le droit de ne croire à rien qui ne leur ait été démontré. Ah! Monsieur, quel massacre vous faites dans ces démonstrations! Rien n'échapperait à la rudesse des coups que vous portez, si, de temps à autre, vous ne vous arrêtiez pour vous gausser de vos victimes ou si, pris d'une sorte de remords, vous ne vous amusiez à paraître recoller les membres que vous avez brisés. Les axiomes que la sagesse des âges semblait avoir posés ne sont plus, où vous avez passé, que des définitions; les lois, que des hypothèses, et, de ces hypothèses, en même temps que le rôle essentiel, vous prouvez la médiocre

durée, comme, de ces définitions, en même temps que la commodité, la fragilité. Que reste-t-il? Rien ou si peu que rien, et les plus précieuses idoles de la religion primaire s'en vont, dans des cieux dépeuplés, rejoindre les astres éteints.

Est-ce à dire, Monsieur, que vous doutiez plus de la Science que de la Vérité? Ni de l'une ni de l'autre: mais celle-ci s'éloigne constamment devant celle-là et, à proportion que l'homme franchit une étape, les espaces qu'il devra parcourir reculent devant lui; par delà le steppe dont son regard embrasse l'étendue, d'autres l'attendent, et toujours d'autres, car celui-là seul est assuré d'arriver à son but qui en est resté au rudiment — et qui l'a appris par cœur.

La certitude n'est-elle donc pas dans la Science, ni la sécurité? Qu'aurait dit à cela Sully Prudhomme, lui qui fut enflammé pour elle d'une dévotion que vous n'avez peut-être pas assez fait ressortir dans la sagace étude que vous venez de consacrer à son talent littéraire. Aussi bien, ne me suis-je rendu compte de l'influence que cette passion exerça sur son esprit, que par la lecture d'une correspondance intime, gracieusement communiquée, où, à une confidente digne de l'entendre, même de le conseiller et de le reprendre, il s'ouvrait de ses projets, soumettait ses œuvres, réclamait des critiques, dans une déférence respectueuse et naïve qui atteste, en même temps que les scrupules maladifs de l'écrivain, la haute et délicate intelligence de celle qui se rendait son soutien, — l'un de ses soutiens, car Sully aimait à se confier.

En parlant de la Science qui fut l'objet préféré de ses

méditations, il vous louera mieux que je ne saurais faire et, en même temps qu'il attestera sa passion de certitude, il nous apprendra par quelles voies il s'est peu à peu détourné jusqu'à mettre en vers des mythes ou même des dissertations philosophiques et scientifiques. D'autant que je l'ai plus aimé et que je l'admire davantage, je suis moins porté aux vaines louanges, qui mentiraient. Sully Prudhomme, le vrai Sully, celui qui vivra et qui mérite de vivre, c'est le poète admirable des *Épreuves* et des *Vaines Tendresses*, le poète dont la délicate sensibilité, blessée aux angles de la vie, se tient hors de l'audace des déclarations et des fureurs de la passion et se contente d'exprimer des regrets, plus que des espoirs, dans une plainte harmonieuse et retenue; c'est le poète, dont la beauté d'âme illumine et rend délicieuse la banalité d'un amour mystérieux et solitaire, et dont la hauteur d'esprit pare de sublimité les rêves généreux, les impressions artistiques, les attendrissements humanitaires; un autre Sully rima ces poèmes scientifiques et juridiques qui, malgré de grandes beautés d'expression, malgré l'effort continu, et souvent trop visible, vers la condensation de la pensée, malgré la noblesse, la pureté, la générosité qui s'en dégage, ne sauraient satisfaire entièrement ceux qui demandent avant tout à la poésie de présenter sous une forme émouvante et personnelle les sensations, les sentiments et les passions de l'humanité. Certes, là même, Sully demeure un artiste supérieur, un artiste digne en tous points de ses amis et de ses pairs, ce groupe de poètes où tant de genres de talents et tant d'inspirations diverses s'unissaient sans se contraindre par le constant souci de la

langue, par l'admiration des grands modèles, par la connaissance et la pratique des lois prosodiques, fruit exquis de l'expérience des âges, que seules l'impuissance et la présomption se proposent d'abolir; mais on peut bien avouer qu'il échoua aux sujets qu'il abordait, parce que les traiter en vers est un tour de force qui ne peut contenter que celui qui l'exécute.

Vous avez rappelé, Monsieur, que Sully Prudhomme avait de longue date le goût des sciences, qu'en troisième, où l'on *bifurquait* alors, il avait choisi les *sciences* de préférence aux *lettres*, qu'il avait passé son baccalauréat ès sciences et que, pour se préparer à l'École polytechnique, il était entré en *spéciales*; vous avez parlé de cette ophtalmie qui vint l'affliger et changer le cours de sa vie. « Une assez longue interruption de ses études scientifiques, a écrit M. Gaston Paris, l'en détourna *définitivement* et désorienta sa carrière. »

Ce *définitivement*, dans son inexactitude, empêcherait de comprendre Sully. Oui, de 1865 à 1875 au plus tard, sa carrière fut « désorientée »; et ces dix années suffirent pour produire les *Stances et Poèmes*, les *Épreuves*, les *Solitudes*, les *Impressions de la Guerre*, les *Destins*, les *Vaines Tendresses*, elles suffirent pour le rendre immortel! Mais, dès 1872, il était retourné aux sciences; il s'appliquait à un travail géométrique qui, de « petit morceau » qu'il était alors, était devenu en 1875 « une grande élucubration », en 1876 « un monstrueux labeur », un « monstre », une « monstrueuse géométrie » et cet ouvrage auquel il semblait bien se consacrer tout entier, dont il parlait presque uniquement et avec quel amour! le consolait, — il le dit

à chacune de ses lettres, — de son infécondité, de son inaptitude actuelle à la poésie. En 1878, il écrit : « Si j'avais réussi, j'aurais fait une œuvre logique de première force sur un problème qui, faute d'un point de départ bien choisi, a vainement exercé les plus grands esprits depuis Euclide. Il me semble qu'après ce résultat j'aurais droit au repos et au respect de tous les penseurs. » Le voilà donc rentré dans « sa carrière » ; mais, avant d'imprimer, avec ses ordinaires scrupules, il consulte sa correspondante ; il consulte un « amateur zélé pur kantien », « un vieux professeur de mathématiques », un officier d'État-major, quelques polytechniciens et diverses « autorités supérieures ». Il reprend son travail en 1879, y trouve des points à éclaircir, veut « en soigner beaucoup le style » et le récrire en entier. Il ne le publiera jamais, il en sera constamment obsédé. C'est là, suivant lui, qu'il manque sa gloire. Vous seul pouviez dire s'il s'est trompé ; or, vous n'y avez point insisté.

Reconnaissez au moins quel admirateur vous eussiez trouvé en lui. Il écrit au moment de la mort de Le Verrier : « Comment n'a-t-elle pas été un deuil public ? Après Newton, il n'y a pas eu de génie mathématique plus puissant s'il y en a eu de plus inventif. Son œuvre est colossale et si haute qu'elle fait pleurer. Arracher un secret au ciel sera toujours plus beau que de le peupler des plus brillantes chimères. Il faut être foncièrement puéril pour placer la poésie au-dessus de la Science ; cela ne vaut pas même la peine d'être discuté, surtout si l'on songe que la Science ouvre des horizons essentiellement poétiques. L'immensité réelle de l'espace produit dans l'âme comme

une inondation de sublimité. Ah! que n'ai-je hérité d'un langage approprié à des sujets de ce genre! Je ne croupirais pas dans la poésie personnelle. Je célébrerais la lutte gigantesque d'un atome pensant avec un astre monstrueux obligé de lui rendre ses comptes. L'humanité, si laide dans les œuvres pratiques de sa vie, est, dans ses spéculations, d'une beauté effrayante. Elle doit être redoutée de l'infini s'il a quelque amour-propre, car sa petitesse matérielle rend les triomphes de sa pensée bien humiliants pour le reste de l'univers. »

Et Sully est allé plus loin. Lui, si justement épris de la noblesse de son art, si soucieux d'en conserver intactes les formes précieuses, d'en maintenir les lois traditionnelles sans lesquelles, il l'affirmait, il n'est plus de poésie française; lui qui, presque moribond, se fit porter à l'Académie pour adjurer ses confrères d'écartier des concours les recueils de vers où les règles de la prosodie classique étaient négligées ou violées, c'est lui qui écrit : « Les ouvrages de la science sont, à mes yeux, bien supérieurs aux œuvres d'imagination; je ne connais pas une œuvre littéraire qui approche pour moi des découvertes de Newton. Il y a un abîme, à mes yeux, entre la valeur d'une invention poétique et celle d'une invention scientifique. *L'Iliade* et *l'Odyssée* ne me paraissent que des jeux d'enfants, comparées à la découverte du carré de l'hypoténuse et de la rotation de la terre. »

Voilà la pensée franche. On la retrouve, mais combien affaiblie et édulcorée, dans l'introduction au *Testament poétique*. En réalité, Sully trouvait que l'art qu'il exerçait publiquement était prodigieusement inférieur à la

science qu'il cultivait en secret. Alors pourquoi faisait-il des vers et non des mathématiques? Peut-être, quoiqu'il eût la passion, n'avait-il pas la puissance; peut-être, à l'heure où, par la poésie, la gloire lui était venue et où il aspirait à l'Académie, ne se souciait-il pas de se lancer en une aventure que son caractère timoré lui présentait comme redoutable et préférait-il s'essayer à concilier dans des poèmes la science et la philosophie, ses nouvelles amours, avec l'art des vers, son ancienne passion. Et puis, après avoir pris tant d'expertises, d'avis, de dires et de consultations, comment n'eût-il point renoncé à publier quoi que ce fût!

Que Sully aimât la Science, cela ne fait point doute; mais pourquoi l'aimait-il? C'est que, contre cette anxiété, cette défiance de soi, cette obsédante inquiétude qui, à chaque page de ses livres comme à chaque acte de sa vie, se résolvait par de torturants scrupules; contre le doute que sa nature n'était point préparée à subir et qu'elle se refusait à accepter, il cherchait dans la Science le divin remède : la Certitude. Il voulait *croire*, et désormais avec la plénitude de sa raison comme avec l'enthousiasme de son cœur. Étant de ceux qui ne se consolent point d'avoir perdu la Foi, il s'efforçait de trouver, hors de la Révélation, des vérités qui lui inspirassent, comme il l'écrit, le *Sentiment de la Certitude*.

La crise d'âme qu'il avait subie dans sa jeunesse et qui, à Lyon, l'avait mené jusqu'au seuil du monastère, n'avait pu se résoudre par la négation; elle l'avait laissé pantelant et désespéré. Alors, il s'était efforcé vers une croyance qui remplaçât l'ancienne; il s'était mis en marche vers des

Salente où régnerait la justice sociale et où des êtres ennoblis et transfigurés par l'acceptation de la loi morale, trouveraient la garantie d'un bonheur philosophique. Avec l'ingénuité d'une conscience que les cahots de la vie avaient laissée sensible, transparente et naïve comme au premier jour, il avait rêvé d'une divinité métaphysique dont son cerveau démontrât l'abstraction et établît le néant, et qui, dans ces conditions, exerçât sur l'humanité la même action qu'une providence consciente : et ce serait la Science.

A la Science de résoudre les problèmes sociaux, d'abolir les inégalités, de supprimer les vices, d'établir de justes répartitions du bonheur, de procurer la paix aux hommes de bonne volonté. « Elle est, écrivait-il, la seule conciliatrice des hommes sur la terre. La Science n'admet que des vérités démontrées, c'est-à-dire indiscutables et accessibles à toute intelligence qui s'y applique ; elle définit et prouve. Or, il n'y a plus de querelles possibles sur des matières où tout est défini et prouvé... La Science seule, ajoutait-il, plie toutes les volontés sous le joug impersonnel et nullement humiliant de la vérité. Les caractères s'en ressentiront aussi de plus en plus favorablement, car l'orgueil du savant est le moins dangereux de tous ; ou la vérité le justifie ; ou l'erreur connue l'anéantit. » Et le développement scientifique de l'Humanité la menait droit vers la Concorde, point de départ de l'Harmonie. De sa correspondance, il a, en l'atténuant, transporté cette conception du paradis social, dans une *étude sociologique, le Crédit de la Science*, qui atteste sa philanthropique ingénuité.

Quel trouble vous auriez jeté, Monsieur, dans l'âme de ce poète qui s'efforçait de contenter avec ces chimères sa

soif de mysticité, si vous lui aviez appris combien la Science même, combien ces vérités qu'il tenait « démontrées, c'est-à-dire indiscutables », sont fragiles et peu sûres. Aussi bien, peut-être, n'avait-il pas eu besoin d'en être averti et se doutait-il du cas qu'il en faut faire.

Il y a quatre ans, un jour de printemps, au sortir d'un de ces déjeuners où notre cher Theuriet avait coutume de réunir à Bourg-la-Reine, autour de sa table hospitalière, quelques confrères qui étaient ses amis, — hélas! le poète Lafenestre et moi nous restons seuls, — nous allâmes avec Coppée, au travers de ces jardins embaumés, sous la verdure nouvelle, dire à Sully, qui ne pouvait plus guère bouger de Châtenay, un affectueux bonjour. Sur l'horreur de ses souffrances physiques, on ne pouvait se tromper aux angoisses qui passaient sur son noble visage, à l'agitation continuelle de son corps infirme, aux contractions lamentables de ses pieds, aux temps que prenait sa parole haletante; mais, plus que le corps, l'âme semblait misérable. Quelque effort que nous fissions pour attirer la causerie à des sujets qui jadis l'intéressaient, il revenait constamment à la mort et au par-delà la mort. Il disait comme il s'était reposé dans la foi chrétienne, comme il y avait trouvé d'heureuses promesses, comme il s'en était détaché et comme, depuis lors, il avait erré sur les chemins du doute, sans parvenir, dans son amour pour le divin, à rencontrer nulle part une certitude qui satisfît également son imagination et sa raison; il interrogeait et il pressait, voulant savoir si, à nos cœurs, nous portions la même blessure. Et lorsque Coppée, qui, jusque-là, dans le petit cabinet de travail si étouffé, s'efforçait en gaîté pour

remonter Sully et le distraire, devenu tout à coup très grave, répondit, dans une affirmation convaincue : « Moi, je crois », lui, tourné, le regardant de ses beaux yeux où passait une admiration jalouse et levant ses pauvres mains, dit seulement : « Ah! Coppée, vous ne savez pas comme vous êtes heureux! »

Et quand, sortis de la maison, du jardin, sans nous être dit un mot, tant nous étions remués par ce double martyre, nous nous retrouvâmes sur le Chemin des Princes, Coppée, allumant une cigarette et d'un regard prenant possession des arbres, des fleurs, de l'azur du ciel, de la félicité vivante de la nature printanière, fit, comme s'il continuait la conversation : « Et puis, c'est bien plus simple. »

Et peut-être qu'aussi, à Sully Prudhomme, quand vint l'heure du suprême départ, cela parut plus simple.

